This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

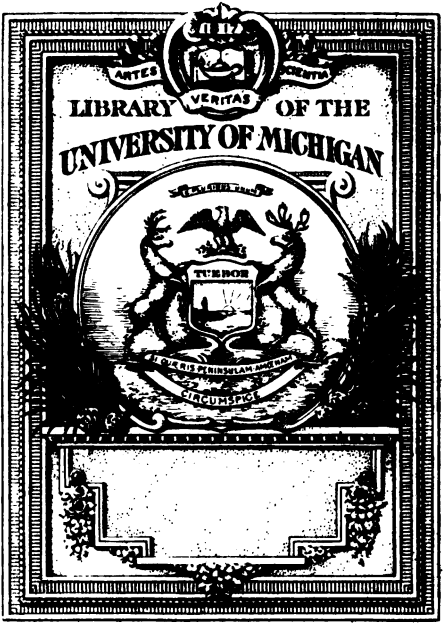
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
L2330
1751
V.1

Lamorlière, Jacques Rochette de

ANGOLA,
HISTOIRE
INDIENNE,

Ouvrage sans vraisemblance.

NOUVELLE EDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

PREMIERE PARTIE.

. . . . . *Non si quid turbida Roma*
Elevet accedas : Examenve improbum in illa
Castiges trutina. Pers. Sat. I.

A AGRA.

Avec Privilége du Grand-Mogol.
M. DCC. LL.

Rom. Lang.
French Book
7-19-43.
48373
3
3v

ON DONNERA

dans peu la Préface.

... Quid rides ! mutato nomine de te Fabula narratur. Horat. Sat. I. Lib. I.

8-6-43 SKV

.... UN caroſſe brillant s'arrête devant la porte de la Comteſſe de S..... Un jeune homme mis magnifiquement en ſort & ſe fait annoncer en compoſant ſes graces : Quoi, il eſt jour ici, s'écrie-t-il en entrant dans l'Appartement de la Comteſſe ! mais eſt-ce que je me ſerois trompé, n'avez-vous pas paſſé la nuit à P.... à ce *ſouper divin* dont j'étois

prié, & que je ſuis furieux d'avoir manqué ? Eh bien ! dit la Comteſſe, qu'eſt-ce que cela prouve ? Ah ! dit le Marquis, je n'imaginois pas vous trouver hors du lit, je comptois ſur les fatigues de la nuit derniere ; voilà qui eſt d'une *perfidie* horrible, vous vous aviſez d'être diligente fort mal à propos : j'avois mille choſes à vous dire, je m'étois figuré d'être introduit à votre ruelle, & en conſéquence je m'étois arrangé pour mettre beaucoup de tendreſſe dans notre entretien, vous me jouez le tour *le plus ſanglant*... Que vous êtes fou, interrompit la Comteſſe en minaudant !

où avez-vous appris, s'il vous plaît, qu'on ne puisse pas être levée à trois heures après midi ? Je vous trouve d'ailleurs fort admirable de paroître outré à l'excès d'une chose qui vraisemblablement vous est fort indifférente. Je suis fait pour me soumettre à tous vos sentimens, reprit le Marquis d'un ton sérieux, & effectivement vos graces sont à l'épreuve des veilles & des soupers les plus longs & les plus *élégans* ; vous avez *la fraîcheur de la dévote la plus reposée*... Mais non, dit la Comtesse, n'allez pas croire cela ; je ne suis point du tout bien depuis quelques jours, j'ai un fond d'abbatement qui

me fait peur. Quelle idée, reprit le Marquis! en vérité, vous êtes *au mieux*, & vous m'inſpirez des choſes.....A propos, Madame, pourrois-je eſpérer de ſçavoir de vous à quelle fin vous me ſuppoſez ce fond d'indifférence pour tout ce qui vous regarde ? pour moi, *je n'en reviens pas*; je vous croyois perſuadée de la vivacité de mes ſentimens, & il me paroiſſoit fort ſenſé que nous puiſſions nous arranger en conſéquence. Mais, par exemple, interrompit la Comteſſe, ce que vous dites-là eſt d'une noirceur abominable; je ſçai que la petite Préſidente de M.... vous a *ſubjugué*, vous êtes par-tout

avec elle, vous l'avez menée au Ballet de Verſailles ; on vous a vu aux François & aux Italiens enſemble, & je crois que vous terminerez tout cela par vous montrer au Bal. En vérité, rien n'eſt plus *affiché* que ces ſortes de choſes, & je ſuis *déſeſpérée* que vous me croyiez faite pour vous ſervir de prétexte. Pour cela, dit le Marquis, voilà des griefs ſi étranges, que j'en ſuis *anéanti*. Se peut-il que vous donniez dans des piéges auſſi groſſiers ? Il eſt vrai que j'ai paru *avoir pris* la petite Préſidente, mais c'étoit pour faire ma cour à ſon mari, qui étoit un de mes Juges, & à qui on ne peut rendre un

service plus essentiel que de me débarrasser de sa femme ; d'ailleurs rien n'est si superficiel que notre connoissance, & vous avez des droits si puissans sur mon cœur.... En vérité, vous avez-là un tour de gorge d'une beauté *miraculeuse*. Finissez donc, Marquis, reprit la Comtesse *quelques minutes après* ; vous devenez *d'une folie qui ne ressemble à rien*. Ah ! point du tout, Madame, dit-il en continuant son examen, je suis, je vous le jure, *le garçon de France le plus respectueux*. . . . Comme elle est faite, ajouta-t-il, se laissant aller de plus en plus à ses distractions, & tâchant de vérifier ses remarques. Oh ! pour

le connoître. Je n'ai pas non plus cet avantage, reprit la Comteſſe ; on me l'a apporté ce matin, & je ne ſçais trop ſi je dois le lire. Il eſt bien décidé, dit le Marquis, que c'eſt *une miſere*, comme toutes les autres qui ont paru ; je n'en ſçais pas un mot, & je vais gager de vous dire ce que c'eſt d'un bout à l'autre. Apparemment qu'il eſt queſtion de quelque Fée qui protege un Prince pour lui aider à faire des ſotiſes, & de quelque Génie qui le contrarie, pour lui en faire faire un peu davantage ; enſuite des événemens extravagans, où tout le monde aura la fureur de trouver l'*allégorie* du ſiécle,

& tout cela terminé par un dénouement bizarre, amené par des *opérations de baguette*, & qui, ſans reſſembler à rien, alambiquera l'eſprit des ſots, qui veulent trouver un *deſſous de cartes* à tout. En vérité, dit la Comteſſe, cela eſt défini *au mieux ;* il n'eſt pas concevable combien ce que vous venez de dire eſt *frappant ;* pour moi, j'en ſuis ſi pénétrée, que je vais le jetter au feu. Non pas cela, reprit le Marquis ; en convenant avec vous du frivole de ces ſortes d'Ouvrages, je vous avouerai que je les lis avec plaiſir ; je m'attache à la façon de conter, & plus ces ſortes de fonds ſont ſté-

riles par eux-mêmes, plus je ſçai gré à l'Auteur de les rendre intéreſſans par la tournure qu'il a l'adreſſe d'y donner ; & je trouve la lecture de ces bagatelles bien moins *funeſte* que celle d'un redoutable *in-folio*, où l'Auteur *affiche* impunément au commencement de ſon Livre, l'*Art de penſer*, & paroît tout le long de ſon maudit Ouvrage, moins un homme qui penſe, *qu'un bœuf qui rumine* : auſſi n'y tiens-je pas, & j'abandonne le perfide *in-folio* aux vers & à la pouſſiere dont il doit être néceſſairement la pâture. Eh, bien ! dit la Comteſſe, voyons ſi nous ſoutiendrons la bro-

chure jusqu'à la fin. Comment Diable ! interrompit le Marquis, je crois, si je ne me trompe que voilà deux Parties ; assurément cela est respectable. Ah ! le bourreau d'Auteur ! en vérité, Madame, c'est une *trahison* ; il devroit y avoir une bonne défense à tous ces *animaux-là*, de s'aviser de s'ériger en deux Volumes : comment ! je crois que bientôt ils viseront à l'*in-quarto* ; ma foi, Madame, je n'ai point une poitrine à l'abri de cela ; & à moins que vous n'ayez *toute la guimauve de l'Univers* à mon service, je ne crois pas franchement que je puisse.... Ah ! Marquis, vous vous êtes

engagé, reprit la Comteſſe ; & je vous avoue que vous *m'indiſpoſeriez cruellement*, ſi vous ne liſiez pas ; car pour moi, vous connoiſſez ma ſanté, & vous concevez bien que je ne pourrois....Allons, Madame, dit le Marquis, duſſai-je être réduit à l'état le plus *déplorable*, je vais remplir ma deſtinée ; mais faites défendre votre porte, je vous prie ; je ne ſuis point accoutumé à *parler en public*, & d'ailleurs vous concevez bien que s'il y avoit des choſes dans ce Livre ſur leſquelles il ſoit néceſſaire que nous *diſſertions*, il n'eſt point à propos que ceci ſoit ouvert à tout le monde, comme

une *conférence.* Effectivement, dit la Comteſſe : Qu'on diſe que je n'y ſuis pas ; & pour que le *ſacrifice ſoit complet*, ſi mon Mari ſe préſente, qu'on l'aſſure très-poſitivement, que je ſuis *malade à périr ;* que je n'ai pas fermé l'œil, & que je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir recevoir ſa viſite. Allons, Marquis, vous pouvez commencer. J'attens vos ordres, Madame, avec la réſignation que vous me connoiſſez, reprit le Marquis, & dont j'eſpere que vous voudrez bien ne pas douter ; j'ai même anticipé un peu ma lecture. Comment !... Je crois que l'Auteur *fait l'agréable* : voilà

une

une *Epître aux petites Maîtresses*. Quoique cela ne soit point du tout fait pour vous, je crois que vous la trouverez assez singuliere ; il semble qu'il ait deviné notre position ; il faudra tâcher qu'il ne se trompe dans aucune de ses conjectures. Il s'avise même d'allier la tendresse avec la plaisanterie. (*Il lit.*) Fort bien... Oh ! pour cela, nous l'espérons.... Ah ! ah ! *le bon Sire* aime les récidives. Oh ! Marquis, vous *m'impatientez*, reprit la Comtesse ; quoique ce qui est adressé aux petites Maîtresses soit fort éloigné de mon genre, comme je les *abhorre*, & que je suis leur *ennemie jurée*, je

ſuis bien aiſe de voir comme on les *drape*. Il n'eſt rien moins que cela, interrompit le Marquis, on leur offre de l'encens ; écoutez avec attention, & j'eſpere que bientôt, pour avoir part aux hommages qu'on leur rend, vous ſerez tentée d'en augmenter le nombre.

AUX PETITES MAITRESSES.

C'Eſt à vous à qui je dédie ce Livre, à vous qui êtes l'élixir précieux du beau Sexe que j'adore, qui avez hérité ſi parfaitement des graces enchantereſſes dont je trace une légere eſquiſſe : ce Livre eſt votre bien, puiſſiez-vous le regarder comme tel, & le traiter comme un enfant bien aimé ! vous ſeules pouvez faire ſa deſtinée. Quel mortel aſſez ennemi de ſoi-même pourroit s'élever contre lui, quand il aura votre ſuffrage ? Qu'il parvienne en vos mains

à votre réveil, après une nuit passée voluptueusement entre les bras d'un Amant chéri, ou qu'il vous surprenne à la fin d'un songe agréable, dans lequel votre imagination vive aura procuré des plaisirs moins solides, mais au-dessus peut-être de la réalité. Qu'il soit lu à une toilette aimable, & qu'il soit interrompu par les espiégleries d'un Abbé coquet, ou par les tendres transports d'un Guerrier entreprenant : qu'il soit témoin de l'aimable désordre & de l'air chiffonné qui régne dans le deshabillé du matin ; de cette façon de se défendre des entrepriſes amoureuſes ; de cette façon tendre de gronder qui reſſemble à des

remercimens, & qui invite à recommencer la faute ; des impatiences de vos Femmes, qui, ne pouvant arranger une coëffure, ſe retirent en ſouriant, & laiſſent à l'amour des momens qui ne ſont pas faits pour elles. Livre trop fortuné, qui ſera témoin des plus tendres tranſports ! ſi vous l'ouvrez dans ce moment, peut-être y trouverez-vous des endroits à réaliſer ; heureux le mortel qui ſera de moitié de ces charmantes épreuves ! Il ſe perdra dans le délire le plus aimable, il ſe raſſaſiera de ces précieuſes faveurs, qui ne paroiſſent être défendues que pour en augmenter le prix ; il franchira les obſtacles que la volup-

le plus que la vertu a imaginés, & qui tournent ſans ceſſe au profit de la premiere. Que mon Livre voye tout, mais qu'il ſe taiſe ; quel bonheur, s'il faiſoit revenir la diſcrétion à la mode ! je répons de ſon ſort, s'il ſçait prendre ſon tems pour paroître à vos regards. Puiſſiez-vous, après le plus tendre égarement, l'ouvrir pour y chercher de nouvelles leçons, & y répandre un ſouffle léger de cette volupté divine qui compoſe votre eſſence, & qui eſt ici-bas l'ame de la nature ! Orné de ce don précieux, quels défauts ne ſeront pas effacés ? Qui pourra ſe défendre de ſa ſéduction ? Que de droits pour plaire ! Puiſſe-

t-il en communiquer quelques-uns à ſon Auteur ! Si c'en eſt un que de vous adorer, & d'être votre plus zélé partiſan, perſonne ne m'égale. Que ne ſuis-je admis aux preuves ! Qu'il m'en coûteroit peu pour vous convaincre à quel point je, &c.

ANGOLA;

ANGOLA,
HISTOIRE INDIENNE.

CHAPITRE I.

INTRODUCTION,
plus néceſſaire qu'amuſante.

DANS une contrée fertile des grandes Indes, dont l'extrême exactitude de nos Géographes modernes eſt parvenue, en dépit de

Strabon & de Ptolomée, à nous faire perdre la véritable ſituation, régnoit jadis un Roi puiſſant nommé Erzeb-can, dont les maniéres & la conduite étoient en tout oppoſées à celles des Souverains de ce tems-là : il gouvernoit ſes Etats lui-même, & qui plus eſt, ſes Miniſtres ; n'entreprenoit que des guerres juſtes, & les ſoutenoit avec fermeté ; ne mettoit ſur ſes Etats que les impôts abſolument néceſſaires, & communiquoit familiérement avec ſes ſujets : la chronique ſcandaleuſe diſoit même, qu'il n'étoit pas *abſolument inviſible* aux ſujettes, ce qu'on admiroit comme un excès de prudence en lui, puiſque par ce moyen il réuniſſoit les ſuffrages entiers & unanimes des deux Sexes ; étoit généralement adoré, le ſçavoit, & en faiſoit ſon bonheur.

Parvenu à cet âge où les Souverains doivent au bonheur de leurs Peuples un choix que la politique régle ordinairement plus que l'inclination, il épousa la Princesse Arsenide, parente *du côté gauche* de la Fée Lumineuse, Reine d'un pays voisin. Dans ce tems-là il n'en alloit pas comme à présent, les protections & les alliances puissantes rectifioient & déterminoient les unions les plus bizarres ; aujourd'hui cela paroîtroit monstrueux.

Quoique cet hymen, regardé comme une affaire de convenance de part & d'autre, fût déterminé depuis un certain tems, comme on étoit alors esclave de la forme, on envoya des Ambassadeurs, & on choisit à cet effet, non les plus capables, mais les plus riches Sei-

gneurs de la Cour, à qui on eut ſoin de donner des Secretaires entendus, chargés de régler les articles du Contrat & les intérêts des deux Etats. On laiſſa aux Ambaſſadeurs le ſoin d'avoir des Habits ſuperbes, une Livrée immenſe, des Equipages *au plus leſte*, & de ſe ruiner, ſi bon leur ſembloit, pourvu qu'ils fiſſent honneur à leur Maître par un luxe exceſſif; pour de la capacité, on les en tint quittes.

Ils partirent avec un cortége nombreux, arriverent à la Cour de la Fée Lumineuſe, & firent la demande d'une choſe accordée depuis quelques années, qu'on leur accorda de nouveau, après les formalités requiſes; enſuite ce ne furent que Bals, Comédies, Opéra, Illumination, Feux d'Artifice, enfin toutes ces réjouiſſances exceſſives qui ailleurs ſe

ſont aux dépens du peuple, mais qui ne coûtoient à la Reine de ce païs-là qu'un coup de baguette, ſi grand étoit ſon pouvoir.

Auſſi avoit-elle la Cour la plus magnifique & la plus galante de ce tems-là, les modes du Païs donnoient le ton dans toutes les Cours voiſines ; quant aux manieres & à l'éducation, elles y étoient du *premier bon*, & tous les Princes étrangers aſſez heureux pour être connus de la Fée, y envoyoient leurs enfans faire leur Académie, pour percer enſuite à la Cour, & y acquérir l'air du monde & de l'*extrémement* bonne compagnie.

Après quelques jours donnés aux fêtes & aux adieux de la jeune Princeſſe, elle partit après avoir reçu de la Fée un *trouſſeau* magnifique, & mille tendres aſſurances de protection pour

elle & pour ſes enfans. Elle l'aſſura qu'elle alloit conſulter Agrippa & Noſtradamus, pour ſçavoir la deſtinée du premier enfant qui naîtroit de ſon hymenée, & corriger, s'il étoit néceſſaire, la mauvaiſe influence de ſa Planette. Allez, ma chere fille, lui dit-elle en l'embraſſant, je vous ſouhaite un Mari raiſonnable, c'eſt tout ce que peut déſirer une Femme d'une certaine façon; il a été à ma Cour étant jeune, *& il y avoit aſſez bien pris.* Au reſte, je le crois trop homme du monde, pour que vous ne ſoyez pas extrêmement heureuſe avec lui. Je vous donne un équipage & un cortége digne de moi; mais ſur-tout, ma chere petite, n'oubliez pas d'emmener une Femme de Chambre Coëffeuſe & une Couturiere, vous allez dans un pays & chez des

Peuples, qui, quoique d'ailleurs les meilleurs gens du monde, ſont d'une mal-adreſſe achevée ; jamais Ouvriere n'y a ſçu monter blonde, ni attacher un falbala ou des quilles : tout ce qu'elles font eſt *d'une mouſſaderie & d'un gauche inſoutenable* ; ainſi prenez vos meſures.

Après cette courte inſtruction elle lui renouvella ſes careſſes, enſuite elle joua un attendriſſement léger, & qui ne ſort point de la dignité ; en un mot, tel qu'il convient à des perſonnes de haut rang, qui ne doivent point s'affliger comme le commun des hommes. Pour la Princeſſe, moins conſommée dans l'art de ſe compoſer, elle fut attendrie véritablement ; elle monta dans ſa gondole, le cœur ſerré, & ſans proférer un ſeul mot : la douleur penſa lui faire oublier ſon pannier.

à ouvrage & une petite Chienne gredine, qui ne la quittoit jamais. Enfin ayant remis tout en place, elle baiſſa les Stores, & on partit.

CHAPITRE II.

Qu'on a ſûrement prévu.

ON eut grand ſoin d'envoyer ſur la route des Couriers de jour à autre au Roi Erzeb-can pour modérer ſon impatience, & aſſurer que la Princeſſe étoit exempte de vapeurs, e fluxions & autres incommodités qu'une Femme bien née n'oſoit pas ſe diſpenſer d'avoir ſur-tout en route ; car dans ce tems-là rien n'étoit *ſi ignoble* que d'avoir une bonne

ſanté. Enfin elle arriva à la Cour d'Erzeb-can, & fut reçue de ce Prince avec tous les témoignages de la joie la plus vive & la plus véritable. En effet elle étoit d'une figure extrêmement revenante, elle étoit d'ailleurs très-*maniérée*, & avoit ce air ſéant & aiſé qu'elle avoit reçu à la Cour de Lumineuſe, & qu'on ne prenoit que là. Ce ne furent pendant quelque tems que fêtes magnifiques, de toutes les eſpéces, qui, ſans avoir peut-être tout le faux brillant de celles de la Cour de la Fée, marquoient plus ſenſiblement la véritable joie d'un Peuple qui aimoit ſon Maître, & qui prenoit une part ſincere à ſon bonheur.

Le génie de la nation étant tourné à la Poëſie, quelle qu'elle fût, on ne doit pas douter qu'ils ne fuſſent accueillis d'un

nombre infini de Piéces de Vers faites à ce ſujet, Epithalames, ou Odes, dans leſquelles les Poëtes de ce tems-là par des licences uſitées, après avoir loué *à outrance* une union auſſi-bien aſſortie, deſcendoient juſques à une poſtérité encore fort incertaine, & l'accabloient de louanges & de prédictions favorables, *en avancement d'hoirie*. De cette troupe impitoyable de *perſifleurs*, on récompenſa ceux qui ſe diſtinguerent des autres, par des Ouvrages plus modeſtes, & moins empoulés ; & on laiſſa le gros de la troupe s'enrouer dans les Antichambres à réciter leurs Vers à des oreilles ſubalternes, qui ſeules pouvoient goûter leurs extravagantes hyperboles.

Cet hymen fut formé ſous les plus heureux auſpices. Le Roi trouva tant de charmes dans la

poſſeſſion de l'aimable Arſenide, qu'il fit divorce avec toutes les *menues intrigues* qu'il avoit dans ſa Cour, pour ſe donner tout entier à une Epouſe auſſi charmante. Il ne ſe pouvoit pas faire qu'une aſſiduité auſſi exacte n'eût dans peu ſon effet. Bientôt après au travers des bavarderies des Médecins, ſuivis de ceux du public, on apprit la groſſeſſe de la Reine, qui acheva de mettre le comble à la joie du Roi & des Peuples.

Ce Prince envoya auſſi-tôt des Couriers à la Fée Lumineuſe, & aux autres Fées de ſes amies, pour leur donner avis de la groſſeſſe de la Reine, & les prier de venir préſider à la naiſſance de l'être mâle ou femelle *qui en réſulteroit*; bien entendu qu'elles travailleroient de toutes leurs forces à le douer de toutes les

choſes imaginables. En attendant leur arrivée, il s'empreſſa de procurer à la Reine tous les amuſemens & toutes les douceurs imaginables, & ſur-tout à lui paſſer toutes ſes fantaiſies ; entr'autres il lui en coûta un jour cent mille écus pour un *coulis d'œuf de Colibri*, que la Reine eut envie de prendre.

CHAPITRE III.

On ne peut pas contenter tout le monde.

ENfin le tems des couches de la Reine arriva, & quelques jours d'avance les Fées invitées arriverent à la file. La Fée Lumineuſe ſe diſtingua parmi toutes les autres, par la richeſſe

de ſon équipage & de ſon ajuſtement ; elle avoit envoyé ſes Gens devant à petites journées : pour elle, elle ſe tranſporta en un clin d'œil, par ſon abſolu pouvoir, aux portes de la Capitale d'Erzeb-can, & ayant trouvé *ſon monde* qui l'attendoit pour faire ſon entrée dans la Ville, elle monta dans ſa diligence peinte en camayeux d'un bleu obſcur ; les endroits les plus tendres & les plus voluptueux des Métamorphoſes d'Ovide étoient exprimés ſur les panneaux, les moulures étoient d'un or rembruni, du dernier goût ; elle étoit doublée d'un velours à la Reine Lilas, brodée en chenilles, couleur de roſe, & traînée par ſix chevaux iſabelles à crins noirs, des plus fringans, nattés en bleu & les cordages de même. Le poſtillon, encore en-

fant, & d'une figure charmante, reſſembloit aſſez à l'Amour qui mene le char de ſa Mere. Pour le Cocher, il étoit énorme, ainſi que ſon Plumet, ſon Manchon & ſes Mouſtaches ; en un mot tel qu'il le faut, pour être dans les régles les plus étroites de la mode. Quatre Coureurs des mieux tournés précédoient cet équipage, & quatre Heiduques d'une taille démeſurée l'entouroient : derriere étoient *huchés* cinq ou ſix grands Laquais de figure choiſie, & tous l'air inſolent, ſelon les régles.

La Fée étoit dans ſon équipage, plus parée de ſes propres charmes que de ſon ajuſtement, quoiqu'il fût des plus galans & des mieux entendus : elle avoit une robe ouverte, couleur de roſe & argent, garnie de falbalas & de quilles, la

coëffure & manches de points d'Angleterre, d'un goût achevé, la petite oie entiere, de la façon de la..... d'une élégance parfaite ; *la coëffe* avancée, peu rouge, *jouant* la phiſionomie abattue, qui convient à une femme de qualité qui eſt cenſée avoir fait un voyage : elle tenoit d'une main une brochure nouvelle, & de l'autre ſa lorgnette, & avoit ſur ſes genoux deux ou trois Chats ou Chiens qui montroient leur muſeau à la portiere.

Elle arriva au Palais d'Erzeb-can, au milieu des acclamations de tout le peuple, qui connoiſſoit ſa puiſſance & l'amitié qu'elle avoit pour le Roi : elle fut reçue de ce Prince avec des démonſtrations de joie extraordinaires. Toutes les Fées qui étoient arrivées depuis quelques

jours, vinrent lui rendre visite chez elle, où elle resta trois jours pour réparer ses forces sur sa duchesse à faire des nœuds, sans être obligée de *reconduire*, ce qui est *excédent* pour une jolie Femme.

La Fée Mutine fut la seule qui ne la vit point chez elle ; elle étoit arrivée quelques jours auparavant, & trouva *fort singulier* que la Fée Lumineuse, la derniere arrivée ne fût point venue la voir, & se fût contentée de se faire écrire à sa porte : c'étoit une Femme d'un caractere altier & féroce, esclave des égards les plus superficiels. Le Roi l'avoit invitée plutôt par crainte de la désobliger en l'oubliant, que par envie de la voir. Déja piquée de la préférence qu'il marquoit pour la Fée Lumineuse, & de la différence de l'accueil qu'il lui avoit

avoit fait, avec celui qu'elle-même en avoit reçu, elle réſolut de ne pas laiſſer paſſer cette fête ſans y apporter quelque trouble.

Le Roi, pour ſe concilier tout-à-fait la bienveillance des Fées qui étoient venues dans ſon Palais, imagina les fêtes les plus galantes, Bal, Comédie, Opéra, tout fut employé, & Lumineuſe eut la politeſſe de les trouver admirables, & auſſi beaux que ceux de ſon Royaume. Ces plaiſirs furent ſuivis d'une Loterie galante, où l'on donna à toutes les Fées des billets qui amenoient chacun des Bijoux de grand prix; le malheur voulut que le lot qui échut à la Fée mutine fût un miroir de poche garni de pierreries. Elle étoit hideuſe *au poſſible*, elle avoit une eſpéce de phiſionomie à l'envers, où rien ne perçoit qu'une mali-

gnité noire & funeſte ; des yeux caves & éraillés, un nez épaté, une bouche mal meublée, & qui ne ſembloit être fendue horriblement que pour qu'il en ſortît davantage de ſotiſes : une façon de s'exprimer baſſe & commune, un corps mal fait, point d'air, de taille, ni de contenance. La Fée Lumineuſe, au contraire, à quelques minauderies près, étoit *pétrie* de graces ; petite Maîtreſſe par état & par choix, elle ne perdoit pas une occaſion de railler.

A peine vit-elle le miroir entre les mains de Mutine que s'approchant d'elle d'un air fin, & avec un ſérieux affecté : Le ſort n'a point été aveugle, lui dit-elle, Madame, en faiſant tomber en vos mains un meuble qui vous convient ſi bien ; il vous retracera fidélement des

charmes dont tous les cœurs ſentent les atteintes, & vous diſpoſera à avoir pitié d'eux, en jugeant par vous-même de la force des chaînes qu'ils portent. Quels que ſoient mes charmes, repartit Mutine d'un ton aigre, ils ſont exempts d'artifice & de minauderies, & je ne ſçai ſi certaines gens qui ſe piquent de beauté, pourroient ſe vanter de ſemblables choſes. Le Roi s'avança ayant entendu ces dernieres paroles, & comme il aimoit infiniment l'une, & craignoit beaucoup l'autre, il voulut appaiſer cette diſpute; mais au travers des diſcours les plus modérés qu'il put employer, ſa préférence pour la Fée Lumineuſe ſe faiſoit voir ſi diſtinctement, que Mutine crut que le miroir ne lui étoit point échu par le ſort, & que c'étoit une piége où le Roi

avoit bonne part. Elle diſſimula adroitement ſon dépit, réſolut de tirer une vengeance éclatante de cet affront.

L'inſtant des couches de la Reine étant arrivé, toutes les Fées ſe rendirent dans ſa chambre, elle donna naiſſance à un Prince plus beau que le jour. Lumineuſe le prit entre ſes bras, & les Fées & elle, à l'envi, le douerent de toutes les bonnes qualités qui font eſtimer les hommes, & adorer les Souverains ; vertu, courage, eſprit, beauté, tout lui fut prodigué. Déja Erzeb-can nageoit dans la joie, quand la furieuſe Mutine s'approchant tout d'un coup : Vous avez doué le Prince de toutes les vertus, dit-elle d'un ton terrible, mais vous avez oublié la patience ; c'eſt celle dont il aura le plus de beſoin, &

s'approchant de l'enfant qu'elle toucha de ſa Baguette : Tu aimeras, lui dit-elle, & ce qui fait le bonheur des autres ſera tes plus cruels tourmens ; les chagrins les plus cuiſans te dévoreront ; tu verras l'objet de ton amour paſſer entre les bras d'un autre, tu ſeras forcé d'y conſentir ; les doutes les plus affreux te déchireront, & j'eſpere qu'une certitude plus cruelle encore achevera ma vengeance. A ces mots elle monta dans un char attelé de *ſix Chats-huants*, qui parut tout-à-coup aux yeux de l'Aſſemblée, & diſparut dans les lambris, laiſſant après elle une odeur empeſtée ; le Roi & toute la Cour plongés dans la derniere conſternation.

CHAPITRE IV.

A quelque choſe malheur eſt bon.

ERzeb-can ne pouvoit revenir du faiſiſſement que lui avoit cauſé le diſcours de la cruelle Mutine ; mais la Fée Lumineuſe, en qui il avoit beaucoup de confiance, prit la parole & le raſſura. Ne vous laiſſez pas accabler, lui dit-elle, par le chagrin qui vous dévore ; ces terribles menaces ne ſont pas ſans reméde : je ne puis, il eſt vrai, détruire ce qu'une intelligence égale à la mienne a fait ou prévu, mais je puis en adoucir la rigueur ; & par les bons conſeils & l'attention que je donnerai au Prince votre fils, lui épargner une par-

tie des malheurs dont il eſt menacé : je veux qu'il ſoit nommé Angola, qui ſignifie *Sémillant* ; élevez-le avec grand ſoin, & quand il aura atteint quinze ans, âge où la nature ſemble vouloir ſecouer le joug des ténebres de l'enfance, je le tranſporterai dans ma Cour, tous ſes malheurs doivent avoir pour principe un attachement ſérieux & tendre ; ma Cour eſt *l'antidote* le plus excellent contre cette ſorte de poiſon ; la variété des plaiſirs tiendra ſon cœur dans une eſpece d'équilibre, qui pourra lui faire éluder en partie ſa mauvaiſe deſtinée, & peut-être oſé-je prévoir l'avenir le plus heureux.... Il ne m'eſt pas permis d'en dire davantage ; banniſſez vos craintes, vous avez en moi une amie tendre & fidelle.

Les autres Fées, chacune ſes

lon leur pouvoir, promirent auſſi au Roi leur protection & leur aſſiſtance pour le Prince ſon fils, & quelques jours après, elles s'en retournerent dans leurs Etats. La Fée Lumineuſe reſta encore quelques jours pour achever de remettre l'eſprit du Roi : & ſa préſence étant néceſſaire dans ſon Royaume, elle ſe ſépara de lui & de la Reine, après avoir embraſſé tendrement le petit Prince, & le leur avoit recommandé expreſſément ; elle leur réitéra la promeſſe de venir le prendre à quinze ans, & diſparut à leurs yeux.

Erzeb-can prit un ſoin extrême de l'éducation de ſon fils, la Reine l'aimoit avec la derniere tendreſſe, ils réunirent d'autant plus aiſément toute leur affection ſur le petit Prince, qu'il fut l'unique fruit de leurs amours ; mais

mais ſi jamais enfant ne fut plus chéri, jamais enfant ne mérita mieux de l'être : dans ſes plus tendres années, des graces naïves & touchantes perçoient au travers l'épaiſſeur des organes de l'enfance ; un air de douceur & de ſérénité joints ſur ſon viſage à une beauté parfaite, donnoient les plus heureux préſages de ſon caractere ; mais lorſqu'il eut atteint l'âge de douze ans, & que la raiſon commença à ſe développer, quel eſprit ! quelle juſteſſe de raiſonnement ! que d'agrémens répandus dans ſes moindres actions ! une ſolidité *précoce* dans ſa façon de penſer, faiſoit aiſément connoître les dons puiſſans & efficaces d'une intelligence céleſte.

Bientôt on lui donna les Gouverneurs qui paſſoient pour les plus excellens dans le Royaume.

La plûpart d'entr'eux (car) ils ne ressembloient pas à ceux d'aujourd'hui) s'acquittèrent fort mal de leur emploi ; mais ils avoient affaire à un naturel si heureux, & à un esprit si perçant, qu'il devinoit toujours au-delà de ce qu'ils vouloient lui apprendre, en dépit des termes pédantesques, & des phrases obscures dont ils hériſſoient leurs leçons. L'un chargé de l'instruire dans la Morale, au lieu de lui en rendre la conception aisée, par une diction & une tournure de mots pure & naturelle, *s'alambiquoit* l'esprit pour l'accabler d'un torrent de phrases élégamment obscures, d'une foule de mots barbares, *échafaudés* l'un sur l'autre, & qui ne renfermoient aucun sens ; & après avoir travaillé horriblement pour le rendre intelligible, étoit dans

le dernier étonnement de voir le Prince, par un effort de son heureux génie, lui répéter en quatre mots naturels & bien amenés, une chose que lui-même n'avoit pu éclaircir, en y *suant à grosses gouttes* pendant deux heures.

Un autre, chargé de lui communiquer ces heureux talens de la danse & de la musique, qui ajoutent les graces du corps, & caractérisent une bonne éducation, arrivoit d'un air affairé, passoit le tems de sa leçon à sortir successivement tous ses bijoux de sa poche, ou à se mirer avec fadeur dans tous les trumeaux des appartemens, y faisant des *entrechats* & des *gargouillades*, ou à repasser quelque contredanse nouvelle du Bal de l'Opéra, & autres sottises semblables : l'autre se regardant avec complaisance devant un clavessin, cherchoit plu-

tôt à faire briller ſa main qu'à former celle de ſon diſciple, fredonnoit un morceau d'Opéra à la mode, s'interrompoit dix fois pour tirer cinq ou ſix montres différentes, *jouoit l'affairé*, & feignoit d'être *aſſervi à la minute*. C'étoit Madame une telle qui l'attendoit, qui avoit la fureur de ne chanter jamais qu'au lit; il devoit dîner chez la Ducheſſe de.... & avoit promis de paſſer l'après-dîné à la grille du Couvent de... Il ſeroit obligé de manquer de parole à l'une ou à l'autre; car *on n'eſt pas de fer*: quant au ſouper, il étoit clandeſtin, au fond d'un fauxbourg avec de jolies femmes, dont on étoit la *coqueluche*; & tout cela étoit dit avec un ſourire du coin de la bouche, & un air de myſtere affecté, qui mettoit le comble au *faquiniſme* du perſonnage; il ſe levoit enſuite, raccommodoit ſa coëffure & ſon

jabot dans le trumeau, & finiſſoit par apprendre au Prince, d'un air précieux, des couplets méchans & obſcénes, qui faiſoient pour lors les plus cheres délices des ruelles, les lui faiſoit répéter, en lui demandant le ſecret, l'aſſuroit qu'il avoit la main brillante, la voix *flûtée*, la cadence *perlée*, enfin des diſpoſitions *uniques*; que pour lui il renonceroit inceſſamment à lui donner des leçons qui devenoient déſormais inutiles, & qu'il ſe bornoit à lui faire reſpectueuſement ſa cour; & après l'avoir accablé de fadeurs de cette nature, il ſortoit en lui prodiguant des *courbettes proſternées*, eſpece de révérence fort à la mode en ce tems-là, & qui avoit été inventée pour faire le contraſte de ceux qui ſaluoient en Financiers, c'eſt-à-dire, avec

une légere inclination de tête, & qui, quoiqu'elle parût extérieurement, & au premier coup d'œil, plus reſpectueuſe, n'étoit pas moins marquée au coin de la fatuité que la premiere, vu l'intention des trois quarts des gens de cette eſpece.

Le Prince excédé à la mort de toutes les ſotiſes de ces gens-là, étoit prêt quelquefois à les faire jetter par les fenêtres ; mais comme il auroit fallu en bonne juſtice, que ſon châtiment ſe fût étendu ſur toute l'*eſpéce*, & qu'il falloit en avoir abſolument ceux-là ou d'autres, il prenoit patience, & ſes heureuſes diſpoſitions perçoient au travers de tous les obſtacles qui lui faiſoient naître l'impertinence de ces Maîtres, qui, gâtés par les Seigneurs de la Cour, qui, dans ce tems-là, avoient la manie de ſe familiariſer avec eux,

oublioient peu à peu leur profeſſion & leur origine ; ſoutenus par la fureur de la mode, il ne ſe faiſoit pas de ſoupers *élégans* dont ils ne fuſſent ; il étoit du bon ton de les avoir, les jolies femmes ſe jettoient à leur tête ; & ils n'avoient d'embarras que le choix des plaiſirs, du reſte, faiſant fort peu de cas de leurs Ecoliers, & croyant les honorer infiniment de laiſſer voir leur vis-à-vis (car ils en avoient) à leurs portes.

Ceux qui liront cette Hiſtoire, plaindront à juſte titre le Prince d'être tombé entre les mains de ces impertinens ; ils ſeront étonnés avec raiſon de la prodigieuſe différence de la conduite des Maîtres de ce tems-là, avec celle de nos Maîtres d'aujourd'hui, qui paſſent avec juſtice pour les premiers hommes du monde ;

& dont la vigilance, l'application, & ſur-tout la modeſtie, ne laiſſent rien à déſirer pour l'éducation de la Jeuneſſe ; mais enfin la nature a dépéri par tant d'endroits, qu'il faut bien qu'elle gagne de quelque côté.

En dépit de tous ces inconvéniens, le Prince devint un prodige d'eſprit & de talens ; la main inviſible de la Fée Lumineuſe le ſoutenoit, & répandoit ſur lui, avec profuſion, tous les dons qui caractériſent un homme aimable. Erzeb-can & la Reine, ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer & de l'acclabler de careſſes ; tendreſſe d'autant plus juſte, qu'elle ne reſſembloit pas à celle de ces parens aveugles qui adorent tout dans leurs enfans, juſqu'à leurs défauts les plus marqués, & leurs inclinations les plus vicieuſes ; complaiſance fatale, qui ordinairement eſt la

cauſe de la perte de l'idole, & quelquefois de ceux qui l'encenſent !

Enfin le Prince approcha de l'âge de quinze ans ; le Roi & la Reine ſe ſouvenant de la promeſſe de la Fée, & certains de la ſatisfaction que lui cauſeroit la vue du jeune Agola, virent, avec plaiſir, approcher l'inſtant de ſon arrivée.

CHAPITRE V.

Nouveau Monde.

ERzeb-can & Arſénide attendoient avec impatience l'arrivée de Lumineuſe : exacte à ſes promeſſes, elle parut un jour, tout à coup dans leur appartement ; ils la reçurent avec la joie la plus vive : une aimable ſérénité brilloit ſur ſon viſage,

quelque chose d'au-dessus de l'humain caractérisoit en elle une intelligence céleste & bienfaisante. Je sçai, dit-elle, en s'adressant au Roi, tous les soins que vous avez pris d'Angola, quoique naturels dans un Pere, je vous en tiens compte ; je ne l'ai pas perdu de vue un seul instant : l'intérêt que je prends à lui augmente à mesure que son mérite se développe, & le rend plus digne de mes soins ; c'est à moi d'achever ce que la nature & vos soins ont si heureusement commencé. Je vais le transporter dans un nouvel Elément, dans une Cour brillante & tumultueuse, où j'avoue que le vrai & le faux sont difficiles à distinguer ; l'un se pare sans cesse des couleurs de l'autre, & on y ajoute peut-être des nuances qui ne servent qu'à en rendre l'attrait plus dangereux. Attentive à tout ce qui pourra

contribuer à ſon éducation, je le conduirai à travers tous ces dangers agréables & ces illuſions voluptueuſes, & ne lui en laiſſerai prendre que la fleur ; choſe indiſpenſablement néceſſaire pour former un jeune homme à l'uſage du grand monde, & éloigner de lui les préjugés groſſiers, dont les Gouverneurs de la Jeuneſſe rempliſſent leurs leçons pédanteſques. Ne craignez point au reſte que le commerce des femmes le corrompe, & lui gâte le cœur ; c'eſt un axiome rebattu, qui ne trouve plus de créance dans ce qu'on appelle le grand monde, & dont vos lumieres doivent vous faire aiſément découvrir la fauſſeté.

Le commerce des femmes polit un jeune homme, fait *ſortir* ſes talens, & les met dans un jour favorable, le défait de cette ti-

midité ſtupide & déplacée, qui dépare tous les avantages de la Jeuneſſe : la néceſſité de plaire & de ſe rendre aimable, fait diſparoître cette rudeſſe d'Ecolier ; cette politeſſe cérémonieuſe lui donne cet air aiſé & aimable, fait pour la bonne compagnie, & qu'on n'acquiert qu'en la fréquentant.

Ne craignez point, au reſte, pour lui d'attachement ſérieux, la coquetterie des femmes de ma Cour le met à l'abri de ce danger ; peu ſenſibles à un amour où il n'entre que du ſentiment, & qu'elles trouvent cent fois plus abſurde que reſpectable, elles n'exigent qu'une flamme vive & *entreprenante*, qui ait tous les agrémens par où finiſſent les grandes paſſions, ſans avoir les ennuis qui en compoſent le cours ; avec elles votre

fils ne s'engagera qu'autant qu'il le faut pour ſon plaiſir, & jamais aſſez, pour qu'il ſoit ſuivi de peine ; & tant qu'il ne ſe permettra pas de paſſion plus ſérieuſe, je le crois très à l'abri des prédictions de Mutine. Mais je languis d'impatience de voir mon aimable Eleve, ne me dérobez pas ce plaiſir plus longtems ; que j'aye la ſatisfaction de partager avec lui les marques de tendreſſe que je vous ai vouées.

Le Roi, charmé des preuves d'amitié de la Fée, ordonna qu'on fît venir le Prince ; il parut aux yeux de Lumineuſe, elle fut enchantée de ſa figure : une taille haute & bien priſe, un air noble & ſéant déſignoient au premier coup d'œil ſon illuſtre naiſſance ; ſon viſage étoit d'une beauté parfaite, ſes traits d'une

régularité achevée, un je ne ſçai quoi de tendre & de touchant répandu ſur la phiſionomie, mêlé aux fleurs de l'aimable jeuneſſe, donnoit à ſes graces ce prix touchant mille fois au-deſſus de la beauté. Enfin ſa perſonne étoit une eſquiſſe merveilleuſe de toutes les perfections, auxquelles il ne manquoit que cet air du grand monde, qu'il eut bientôt acquis; la Fée ne put le voir ſans émotion, & elle ſentit qu'il en coûtoit à ſon cœur pour ſe renfermer dans les bornes de l'amitié; elle fut auſſi contente de ſon eſprit & de ſes réponſes vives & juſtes, qu'elle l'avoit été de ſa figure. Angola fut à ſon tour charmé de celle de Lumineuſe, elle étoit dans la premiere jeuneſſe (les Fées ne veilliſſent jamais.) Pétrie de graces & d'attraits, elle

y ajoutoit ce brillant ſingulier, qui régnoit à ſa Cour, & dont elle étoit le parfait modéle.

Angola ne fût pas inſenſible à tant de charmes, ſon ame peu faite à être remuée auſſi puiſſamment, éprouvoit un frémiſſement inconnu, avant-coureur certain de l'empire, que cette paſſion prendroit un jour ſur ſon ame, & ſi le reſpect ne fût venu à propos modérer ſes mouvemens, peut-être ſon cœur auroit-il fait bien du chemin en peu de tems; mais bientôt revenu de ſon premier trouble, il s'impoſa à lui-même de ne regarder la Fée que comme un guide éclairé, dont il ſe fit une loi de ſuivre aveuglément tous les avis; il ne ſentit en lui-même aucune de ces répugnances qu'on a d'ordinaire pour les Mentor, ſon cœur lui faiſoit cette eſpece de

trahiſon, ſans qu'il s'en apperçût.

On donna quelques jours aux préparatifs du départ du Prince, le Roi & la Reine lui prodiguerent les plus tendres careſſes; les adieux furent touchans & ſinceres : il ne pouvoit ſe laſſer de recommander à la Fée ce cher Fils, leur unique eſpérance. Elle compatit en véritable amie à leur tendreſſe allarmée ; & après leur avoir renouvellé ſes promeſſes & les avoir embraſſé tendrement, elle monta avec le Prince. dans ſon Char attelé de ſix Colombes, & ſe perdit dans les airs.

Elle arriva bientôt dans ſon Palais, & traverſant inviſiblement tous ſes appartemens, elle fut ſe renfermer avec lui dans ſon Cabinet, pour lui donner quelques inſtructions néceſſaires, avant que de le produire à la Cour.

Vous

Vous voici dans un nouvel élément, mon cher Angola, lui dit-elle d'un ton affectueux ; les objets qui vont frapper vos regards, les coutumes, les manieres, tout eſt différent de la Cour du Roi votre pere : vous ſçaurez un jour les raiſons importantes qui l'ont engagé à me confier l'éducation de votre jeuneſſe, vous êtes dans l'âge où les paſſions les plus vives vont ſe diſputer l'entrée de votre cœur ; leur réſiſter abſolument, feroit une entrepriſe au-deſſus de vos forces, & à laquelle je n'ai pas l'injuſtice de vous exhorter ; mais tout dépend de ne pas ſe laiſſer maîtriſer par elles : l'amour ſur-tout va ſe préſenter à vous ſous les formes les plus agréables & les plus dangereuſes ; mais prenez garde à vous y laiſſer aſſujettir, les plus cruels malheurs ſuivroient

de près votre imprudence ; ne le rejettez pas absolument, mais n'en prenez que la fleur ; accoutumez-vous à ne le regarder que comme le sel des plaisirs, ils n'en deviendront que plus piquans ; que votre cœur, au milieu des plus tendres égaremens, conserve toujours l'empire sur lui-même ; jouissez, soyez heureux, mais libre. Je ne connois point encore, adorable Fée, répondit Angola, les dangers que vous me faites redouter, j'espere que ma docilité à suivre vos avis m'en garantira ; mais si je dois absolument y succomber, quelle autre que... Il ne put achever, sa langue s'embarrassa, la parole expira sur ses levres, une rougeur aimable vint se marier aux roses de son teint ; il leva sur la Fée des regards interdits, qu'il baissa précipitamment. Lumi-

neuſe, peut-être plus émue que lui, craignant, ou n'oſant le deviner, ſe hâta de terminer la converſation. Voici, dit-elle au Prince, l'heure de mon lever, ma Cour va ſe rendre en foule dans mes appartemens, je vais vous produire comme un Prince nouvellement arrivé, Fils d'un Roi mon allié; vous allez être accablé de politeſſes & de marques d'amitié, ce ſera à vous à diſcerner les vraies & les fauſſes; car c'eſt ici le pays des *proteſtations & des grimaces*. Ne vous livrez qu'à ceux dont vous croirez connoître le cœur, & vivez poliment avec le général. Je connoîtrai dans peu ſi vous avez le cœur bienfait, & je meſurerai mon affection aux moyens que vous employerez pour vous en rendre digne.

A ces mots elle tendit au Prin-

ce une main charmante ; ſa timidité le fit héſiter, mais un mouvement plus fort que lui l'emporta ; il y imprima un baiſer ſi tendre, qu'il auroit pu lui ſervir d'interprete vis-à-vis quelqu'un moins éclairé que la Fée ; elle reſſentit quelque émotion, & eſpéra qu'il ne lui ſeroit pas difficile de l'élever, & *d'en faire quelque choſe ;* mais elle remit ce ſoin à des occaſions plus favorables, & appellant ſes Huiſſiers du Cabinet, elle ordonna qu'on ouvrît & qu'on fît entrer toute la Cour.

CHAPITRE VI.

Qui n'eſt qu'une ſuite de l'autre.

LUmineuſe étoit adorée dans ſa Cour ; plus flattée d'inſpirer l'amour que la crainte, elle ne faiſoit ſentir ſon empire à ſes ſujets, qu'en les accablant de bienfaits ; elle les traitoit avec une familiarité douce & aimable, qui adouciſſoit la fierté du Sceptre, ſans en faire diſparoître les droits : ennemie de la violence & des vices, fruits ordinaires d'une puiſſance ſans bornes, maîtreſſe du cœur de ſes Sujets par les droits qu'on acquiert ſur les cœurs reconnoiſſans, ſa Cour étoit un lieu de délices d'où étoient bannis la

crainte, la défiance, l'eſprit de révolte ; en un mot, cet amas de cabales funeſtes, ſuite inévitable d'un Régne injuſte, & qui font même, avant que d'éclore, le ſupplice des mauvais Rois ; on ne reſpiroit dans cette heureuſe Cour, que la magnificence & les plaiſirs, agréables impoſtures, qui ſeules peuvent nous étourdir ſur les miſeres de notre condition.

La Fée avoit été abſente quelques jours, les tranſports les plus ſinceres de la part de ſes Sujets, lui prouverent la vivacité de leur affection ; elle les reçut avec une complaiſance & une affabilité, qui prouvoient combien ils étoient eſſentiels à ſon bonheur ; les principales Dames & Seigneurs de ſa Cour s'étant approchés d'elle, elle fit paroître Angola : Voici, dit-el-

le, le fils du Roi Erzeb-can mon ami & mon allié ; il m'a confié l'éducation de ſa jeuneſſe, & ce dépôt précieux ſervira à reſſerrer les liens qui nous uniſſent ; il a des droits puiſſans ſur mon affection, & je ſouhaite qu'il ſoit aſſez heureux pour acquérir la vôtre ; je prendrai ſur mon compte les égards & les attentions qu'on aura pour lui, & perſonne ne peut mieux me prouver ſon attachement, qu'en lui en vouant un ſemblable. Dans toutes les Cours du monde, un tel diſcours auroit ſuffi pour décider l'accueil qu'auroit reçu le Prince, à plus forte raiſon dans celle-ci, où les loix d'une Souveraine adorée étoient reçues comme des ſages conſeils d'amie. Le Prince fut accablé dans l'inſtant *d'un déluge* de politeſſes de Cour, peu ſinceres à

la vérité ; mais ſa douceur & une figure intéreſſante commencerent dès-lors à lui gagner les cœurs ; il fut examiné curieuſement de la part des deux ſexes : les hommes à la mode de la Cour, forcés de rendre juſtice à ſa figure, fremirent en eux-mêmes d'avoir un rival auſſi dangereux ; cependant ils eſpérerent que ſon eſprit n'y répondroit pas, & qu'il lui manqueroit cet air de Cour, cette aiſance dans le jargon qui a pris la place du véritable eſprit, & qui eſt en poſſeſſion de ſubjuguer les trois quarts des femmes ; en attendant de pouvoir juger de ſon eſprit, ils s'amuſerent à lui trouver l'air étranger & emprunté, quelque choſe de gêné dans la figure ; enſuite il étoit trop délicat & trop beau pour un homme, ce qui donnoit lieu à cent plaiſanteries

plaiſanteries *du plus mauvais genre ;* les femmes ſe vengerent de cette injuſtice, la plûpart d'entr'elles furent éblouies de ſa figure ; trop connoiſſeuſes pour que la moindre de ſes graces leur échappât, elles virent qu'il ne lui manquoit que cette action tendre & voluptueuſe qu'une premiere paſſion communique, & dont le germe ſe laiſſoit voir au milieu de ſes regards timides & embarraſſés. Elles ſoupirerent tout bas, & il n'y en eut pas une d'entr'elles qui ne déſirât vivement d'avoir les premiers fruits d'une ſi belle plante.

Angola, peu fait à un ſpectacle auſſi brillant, fut quelque tems comme hors de lui-même. La Cour du Roi ſon pere n'avoit rien qui approchât, ni qui eût pu le préparer au coup d'œil de celle-ci, où régnoit une magnificence ex-

ceſſive, mêlé au goût le mieux entendu. Ses regards après avoir erré diſtinctement ſur tous les objets en général, tomberent par une propenſion naturelle ſur un cercle de femmes charmantes, que leur rang ou leurs charges approchoient le plus de la perſonne de la Fée: Que de perfections & de beautés réunies! quelle richeſſe! quel goût dans leurs ajuſtemens! Chacune ſembloit lui demander ſon cœur; une émotion vive, mille déſirs tumultueux, s'élevoient dans ſon ame; né ſenſible & voluptueux, il éprouvoit d'avance cette douce fureur qui caractériſe les premieres paſſions de la jeuneſſe, il ne ſçavoit à laquelle s'arrêter; ſon cœur en proie à l'impulſion la plus vive ſe perdoit dans cette incertitude aimable qui précéde les paſſions, & peut-être

n'en fait pas un des moindres agrémens. Il eût voulu les poſſéder toutes, & cet excès de déſirs l'empêcha d'être ſubjugué par aucune.

La toilette de la Fée interrompit ſa douce rêverie ; les propos les plus galans, la converſation la plus légere & la plus ſpirituelle ſuccéderent aux premiers complimens ; les hommes & les femmes y firent briller à l'envie leur eſprit & leur enjouement, les uns dans l'envie de ſurpaſſer le Prince, les autres dans le déſir de faire ſa conquête : tous cependant ſe réunirent dans un point, qui fut d'examiner ſon eſprit, & de juger s'il répondroit à ſa figure. L'étonnement des uns, & la ſatisfaction des autres fut extrême ; dès qu'il ſe mêla à la converſation, une éloquence naturelle prêtoit de la

grace à ſes moindres paroles, une naïveté aimable, ouvrage de la ſimple nature, régnoit dans ſes diſcours, il s'énonçoit avec nobleſſe ; & quoiqu'il n'eût pas encore le talent ſupérieur de tourner *ces riens de Cour*, qui brilloient ſouvent aux dépens du bon ſens, il ſe prêta au frivole de la converſation avec une complaiſance modeſte, qui lui gagnoit tous les cœurs ; il eſt vrai qu'on parloit de choſes où il n'étoit pas abſolument juge compétent, mais ſes lumieres naturelles y ſuppléoient. On y paſſa en revue toutes les modes, tous les jours on apportoit à la Reine une Poupée de chaque Sexe, pour qu'elle fût au fait du changement qui s'étoit fait la veille dans les habillemens. Ces ſortes de déciſions ordinairement émanoient d'un ſoupé de petites

Maîtreſſes, de la toilette de quelque Coquette, de la loge de quelque Actrice de l'Opéra, ou de la boutique de quelque Marchande de mode ; & on avoit ſoin de les porter à la Reine, afin qu'elle le rectifiât ſelon la ſupériorité de ſon intelligence.

A ce propos intéreſſant ſuccédoit le récit d'une avanture galante, arrivée récemment, que quelque Seigneur des mieux auprès de la Reine lui racontoit à demi-bas, de façon que tout le monde l'entendoit ; ce qui cauſoit quantité de plaiſanteries entre les jeunes Seigneurs, & beaucoup de rougeurs *préméditées* parmi les Dames, & pour lors les éventails étoient d'un grand ſecours. On minaudoit, on ſe cachoit le viſage ; car à la Cour, *ne rougit pas qui veut*, & il eſt très-diſgracieux pour une Fem-

me de l'avoir entrepris ſans y réuſſir.

C'étoit enſuite quelque Vaudeville, ou quelque couplet des plus vifs & des plus méchans, qu'on ſe donnoit de l'un à l'autre, avec un myſtere affecté ; on faiſoit cependant ſi bien, que le papier finiſſoit par tomber entre les mains de la Reine, qui ne vouloit pas le voir, & dans la minute le liſoit, & *jouant la diſtraction*, faiſoit ſemblant de n'y rien entendre, & cependant le trouvoit charmant & bien *tapé*. Toutes les Femmes de la Cour ne manquoient pas de ſuivre ſon exemple, & d'en ſentir fort bien les bons endroits, quoiqu'elles fuſſent cenſées n'y avoir rien compris.

La Toilette de la Fée triompha cependant de toutes ces minuties ; il eſt vrai que n'ayant

rien à réparer, le ſoin de ſa parure n'exigeoit d'elle qu'une légere attention, & ſes graces naturelles étoient à l'épreuve de toutes ſes diſtractions, & de celles de ſes Femmes. Elle parut enfin dans tout ſon éclat, parée de ce goût ſingulier & brillant qui n'étoient qu'à elle ſeule, que pluſieurs Femmes de ſa Cour imitoient, & que le grand nombre défiguroit cruellement, en le portant à un excès ridicule. Elle ſortit en s'appuyant d'un air tendrement nonchalant ſur le bras d'Angola; & cette préférence, déja ſi décidée, excita la jalouſie des deux Sexes, mais par des motifs bien différens.

CHAPITRE VII.

Peu-à-peu nous arrivons.

ON fut prendre le plaiſir de la promenade dans les jardins délicieux du Palais de la Fée. Ce ſeroit ici le lieu de m'étendre impitoyablement ſur leur deſcription, de promener le Lecteur dans des parterres, des boſquets, des labyrinthes, ornés des jets-d'eau les plus rares, & des ſtatues des plus grands maîtres, & cent mille autres minuties de cette nature, qui ne ſerviroient qu'à *le mener au ſupplice* par le chemin le plus long. Je me contenterai de dire, que c'étoient *des Jardins de Romans :* ſi cette idée ne ſuffit pas

pour les imaginations ſtériles, ces ſortes de gens n'ont qu'à ouvrir le premier de ces Livres qui ſe rencontrera ſous leur main, ils y trouveront de ces deſcriptions que je leur défie de lire ſans *expirer d'angoiſſe* à moitié chemin. Pour moi je leur épargne une auſſi rude épreuve.

On ſe diſperſa dans différentes allées, & il reſta auprès de la Reine quelques Dames de celles qu'elle chériſſoit le plus, & quelques Seigneurs de la Cour: la converſation devint moins générale, & par conſéquent plus intéreſſante; la nouveauté de tous ces objets, & l'air de volupté qui y étoit répandu, avoit donné aux yeux du Prince une impreſſion de tendreſſe qui étoit aiſée à démêler; la Fée prit delà ſon texte, elle parloit volontiers galanterie, & cette ſorte

de converſation n'ennuyoit pas *autrement* les Dames de ſa Cour : Vous avez l'air rêveur, dit-elle au Prince ; que ſignifie cette phiſionomie *en deſſous*, que vous avez adoptée ? Eſt-ce de l'ennui, ou quelque choſe de plus embarraſſant ? Vous ne répondez pas ; en vérité je ſerois portée à vous croire amoureux, & je voudrois de tout mon cœur connoître l'heureux objet qui a opéré une ſi étrange converſion ; je le féliciterois d'une conquête ſi inopinée : elle diſoit ces paroles d'un air ſi tendre, qu'il étoit aiſé à diſtinguer qu'elle auroit été bien au déſeſpoir que les félicitations ſe fuſſent adreſſées à une autre qu'à elle : Je ne ſçai, dit une femme de la Cour, nommée Zobéide, ſi une conquête ſi précipitée pourroit réjouir extrêmement celle qui l'au-

soit faite ; elle pourroit paroître si flateuse, qu'elle exciteroit l'envie de tout le monde, & les allarmes où l'on seroit continuellement de la perdre, feroient payer avec usure les doux momens que pourroit procurer une tendresse réciproque. Angola, qui jusques-là, à force d'avoir attention à tout, n'avoit rien remarqué en particulier, ne put s'empêcher de considérer avec intérêt celle qui lui marquoit une crainte si obligeante : que d'agrémens, & que d'attraits il vit réunis dans une seule personne. Zobéide, âgée à peine de dix-huit ans, joignoit à toutes les graces enfantines de son âge les airs du grand monde, de la femme *la plus faite* ; belle comme le jour, elle n'avoit pas besoin d'aucun art pour l'être, & ignoroit les superche-

ries inventées par ces beautés *délabrées & décrépites* dès leur jeuneſſe : ſa parure, il eſt vrai, étoit des plus *élégantes ;* mais elle ne ſervoit qu'à développer la richeſſe de ſa taille & la beauté de ſes traits, & n'uſoit d'aucun artifice pour en relever l'éclat. Des graces ſi touchantes firent leur effet, le Prince ne put les voir ſans la plus tendre émotion, & ſes déſirs errans ſe fixerent dans l'inſtant ; il profita du moment, qu'un Miniſtre vint préſenter à la Reine une feuille d'emplois vacans à ſigner, qu'il aſſuroit ſur ſon honneur, avoir rempli des ſujets les plus capables : la Fée qui ſe ſeroit fait un ſcrupule d'en douter, après une pareille promeſſe, le ſigna dans l'inſtant ſans le lire, & s'étant écartée avec lui, pour lui donner quelques ordres, le Prince

ſaiſit cet inſtant pour s'approcher de Zobéide. Que je ſerois heureux, Madame, lui dit-il d'une voix baſſe & tremblante, ſi la crainte obligeante que vous avez marquée tout-à-l'heure étoit réelle; & que je ſerois flatté de vous l'inſpirer! Ce que j'ai dit, lui répondit-elle d'un ton fort ému, n'étoit ſimplement que pour répondre au diſcours de la Reine; il eſt vrai qu'en général je crois qu'il n'eſt guéres de ſituation plus cruelle que celle d'une femme, qui ſe croyant en droit de compter ſur la tendreſſe d'un homme par l'excès de la ſienne, ſe voit à tout moment en danger de le perdre. Que vous me déſabuſez cruellement, interrompit le Prince d'un air conſterné, & que vous me prouvez bien le tort que j'ai eu, d'oſer un inſtant me faire une

application auſſi flatteuſe : illuſion charmante, que vous avez peu duré ! Je ne me perſuade pas, reprit Zobéide, que vous ſoyez fort ſenſible à ſa perte, & je n'ai pas aſſez de vanité pour croire qu'elle vous intéreſſe à ce point ; mais vous voulez prendre *le ton* de notre Cour : il eſt de *l'état* d'un homme à la mode d'adreſſer par-tout ſes vœux, & peut-être n'ai-je d'autre mérite à vos yeux que de m'y être offerte la premiere. Pourquoi me déſeſpérer, dit Angola, par des doutes auſſi cruels ? Que ne puis-je, par les ſermens les plus forts.... Arrêtez, dit Zobéide, déja à demi perſuadée de ce qu'elle ſouhaitoit avec ardeur ; le tems & votre conduite me prouveront mieux que toute votre ſincérité. J'ai été inſenſible juſqu'ici, cet état eſt trop

charmant pour y renoncer aiſément ; cependant je ne ſçai.... mais la Reine vient à nous, évitons ſes regards curieux ; ou je m'y connois mal, ou je crois qu'elle n'approuveroit point entre nous ces ſortes de confidences.

En effet, l'heure du repas approchoit, & toute la Cour rentra pour y aſſiſter : l'après-dîné il fut queſtion de jeux, on propoſa un Béribi & un Cavagnol, chacun adopta celui qui lui plaiſoit davantage, on préſenta les tableaux ; les Valets de chambre eurent une peine infinie à arranger les parties, par le déſordre étudié qui régnoit dans les ſalles, & les caprices continuels des joueurs, qui vouloient tantôt être à une table, tantôt à l'autre ; enfin on ſe mit au jeu avec beaucoup de déſor-

dre & de diſtraction, on le continua ſur le même ton quoiqu'avec beaucoup d'avarice ; on regarda les jeux, on tricha, on fut emporté dans la perte, & inſolent dans le gain : les jeunes gens qui ne jouoient pas, couchés plutôt qu'adoſſés ſur le fauteuil des Dames leur contoient à l'oreille cent ſornettes, voyoient le jeu de leurs voiſins, les conſeilloient enſuite, marmotoient quelques couplets gaillards, pour lors on leur donnoit des coups d'éventail pour la forme ; enfin tout fut dans les régles.

Le reſte de la ſoirée & les journées ſuivantes ſe paſſerent à peu-près dans les mêmes plaiſirs & les mêmes occupations. Le Prince ſe fit eſtimer de pluſieurs Hommes, & aimer de toutes les femmes ; mais ſon cœur penchant pour

pour Zobéide, & ce penchant contrebalancé par les charmes de la Fée, le rendoit insensible à tout autre objet ; il étoit dans une de ces incertitudes amoureuses, où l'occasion détermine & où l'objet au profit de qui elle tourne, tout puissant qu'il est, ne peut empêcher quelque réminiscence favorable à sa rivale ; en un mot, il avoit dans le cœur le germe de ce qui compose un homme à la mode, & un parfait Petit-Maître. On verra s'il remplit sa destinée.

Parmi les jeunes gens de la Cour qui s'étoient attachés à lui, il s'étoit prévenu d'inclination pour Almaïr, jeune homme de la plus haute naissance & un des Seigneurs de la Cour les plus à la mode ; il ne pouvoit tomber en de meilleures mains pour cultiver les heureuses dis-

poſitions que la nature avoit mis en lui, il ne tarda pas à reſſentir l'effet de ſes leçons. On lui avoit vanté les Spectacles, & ſur-tout l'Opéra du Pays, il attendoit avec impatience *le premier Vendredi ;* ne pouvant ſe réſoudre à le voir *en Robe de chambre*, il pria Almaïr de l'y accompagner, ayant beaucoup de queſtions à lui faire ſur des choſes qui lui étoient abſolument inconnues, & qu'il étoit du bon ton de ne pas ignorer.

CHAPITRE VIII.

Spectacles, profit qu'on en tire

LE Prince fut exact, les jours ſuivans, à faire ſa Cour à la Fée ; peu-à-peu il s'accoutuma

au brillant & aux maniéres évaporées qui triomphoient pour lors. Il commença à les trouver plus ſupportables, & ce ſentiment le conduiſoit néceſſairement à un autre, qui étoit de déſirer de les prendre. Il vit Zobéide, ſa naïveté le ſervit peut-être mieux dans cette occaſion que n'auroient fait les ſecours les mieux étudiés ; elle fit une impreſſion plus puiſſante : Zobéide flattée d'avoir ſubjugué un cœur neuf, & d'en avoir les agréables prémices, lui laiſſa voir une partie de ſa ſenſibilité, charmée d'être convaincue d'une choſe dont elle auroit été au déſeſpoir de douter ; mais ne pouvant cependant renoncer *au manége uſité* à la Cour, elle lui marquoit des incertitudes & des craintes, qu'un autre, plus aguerri que lui, auroit cherché

à calmer par les plus tendres transports, mais qui paroiſſoient aux yeux du Prince, encore novice, des obſtacles inſurmontables.

Enfin le jour de l'Opéra étant arrivé, la Reine s'y rendit avec une Cour nombreuſe & brillante. Le Prince, qui voulut connoître à fond ce genre de Spectacle, s'y étoit rendu des premiers: arrivé dans les couliſſes avec Almaïr, ils s'approcherent de quelques-unes de ces Divinités qui, recevoient d'un air diſtrait & enfantin, les éloges de quelques jeunes gens, fades adorateurs de leurs *attraits poſtiches*. Celle-ci s'enfloit à perdre la reſpiration, pour conſtater l'évidence d'une gorge *reteinte & étayée*, & parfois, par ſa docilité naturelle, trahiſſoit l'intention de ſa Maîtreſſe dès qu'elle ceſſoit d'é-

tre un moment ſur ſes gardes. Celle-là feignant de repaſſer un pas de Ballet, cherchoit à mettre au jour une jambe, & même quelque choſe de plus, pour dédommager l'aſſiſtance de la tournure hideuſe *de ſon buſte*. Telle enfin ſe voyoit fêtée, & à l'enchere, dans ce pays d'enchantement, qui, peu de tems auparavant plongée dans la crapule la plus indigne, avoit ſervi de *plaſtron*, & de pis aller à la plus baſſe débauche. Le Théatre retentiſſoit long-tems avant le commencement de la Piéce, de pluſieurs fredonnemens différens, par où ces *ſirenes plâtrées* tâchoient d'attirer les ſots dans leurs filets : ſur-tout l'encens des Etrangers fumoit aſſidument ſur leurs autels, elles leur pardonnoient volontiers, en faveur de leurs *Truchemens ſterlings*, ce qui

leur manquoit du côté de la politeſſe & de l'eſprit. Dès qu'elles virent Angola, elles déſirerent de faire cette priſe ; mais bientôt informées de ſon rang, & le voyant accompagné d'Almaïr, un des plus ſanglans cauſtiques de la Cour, elles déſeſpérerent d'y réuſſir.

Le Prince, pour être en regle, & par avis d'Almaïr, *roda* beaucoup dans les couliſſes, ſe montra par la fente du milieu de la toile, & enſuite par les deux côtés du Balcon, fut apperçu de la Reine, qui le reconnut, & le lorgna après, *par bienſéance* ; enſuite lui fit des mines avec ſon évantail, auquel il répondit de ſon mieux, avec un bouquet qu'il avoit dans la main ; mais Almaïr s'appercevant tout à coup qu'il n'avoit point de lorgnette, le lui fit remarquer, comme une furieu-

ſe *incongruité* ; il n'y avoit rien de ſi bourgeois & de ſi plat, que d'avoir la vue bonne : tous les gens d'une certaine façon *clignottoient* ; & ne voyoient pas à quatre pas ; & ſans cela il n'y auroit pas eu moyen d'y tenir, il auroit fallut ſaluer tout le genre humain.

Le Prince au déſeſpoir de cette faute appella un de ſes gens, pour lui en apporter une au plutôt ; & en attendant, Almaïr lui montra la façon de s'en ſervir. L'Orcheſtre, qui commença alors à préluder, les interrompit ; ils furent ſe placer dans les Balcons. On jouoit H.... & A.... L'ouverture la plus brillante & la plus harmonieuſe annonçoit le talent ſupérieur du grand Maître qui l'a compoſée ; en vain les partiſans de la Muſique antique, plus radoteurs que

reſpectables, s'efforçoient de trouver des défauts dans un morceau ſi excellent, tantôt en diſant que ſa Muſique ne flattoit point l'oreille, ou que le génie de notre langue ne lui convenoit pas ; forcés de lui rendre juſtice, ils étoient obligés de convenir *en enrageant*, que cet homme divin étoit maître de la nature comme de l'art ; qu'il excelloit dans les morceaux ſimples & touchans comme dans les plus travaillés. Les plus raiſonnables ſe rendoient, & on envoyoit les plus entêtés ſe déſennuyer avec les *ponts neufs* du ſiécle paſſé.

Le Prince fut quelque tems hors de lui-même, par la nouveauté & le brillant enchanteur de ce Spectacle ; peu-à-peu il reprit ſes eſprits, & fut en état d'examiner plus de ſang froid les talens

talens ſupérieurs qui parurent à ſes yeux ; il écoutoit *bourgeoiſement* l'Opéra, c'eſt-à-dire qu'il y donnoit toute ſon attention, tandis qu'Almaïr, plus *uſagé* que lui, minaudoit, *braquoit* ſa lorgnette impitoyablement ſur toutes les femmes, changeoit à tout moment de poſture, étoit couché & non aſſis ſur le Balcon, chantoit à demi voix ce que l'Acteur chantoit ſur le Theâtre. Le Prince *déſolé* de ce mouvement perpétuel, lui dit : Je croyois qu'on venoit au Spectacle pour l'entendre, mais apparemment que ce n'eſt pas la mode ; car vous êtes d'une diſtraction qui ne vous permet pas ſûrement d'en remarquer les beautés ni les défauts. *Fi donc*, vous mocquez-vous, reprit Almaïr ? on a ſa réputation à garder, & rien n'eſt ſi mauſſade que d'écou-

ter une piéce comme le *marchand du coin*, ou comme un Provincial qui débarque ; nous autres gens d'une certaine façon, nous sommes censés tout sçavoir. On vient ici pour voir les femmes, pour en être vu ; on entend tout au plus deux ou trois morceaux consacrés par la mode, & à la fin on loue à l'excès ou l'on blâme hardiment toute la Piéce. C'est l'affaire des Auteurs de gagner d'avance notre suffrage, puisque c'est nous qui décidons de leur sort, & qu'il est bien constant qu'ils ne peuvent avoir aucun mérite, quand ils n'ont pas le bonheur de nous plaire. De cette façon, dit le Prince, puisque vous n'avez point d'attention à leur prêter, vous m'obligerez beaucoup de m'instruire sur les principaux sujets qui brillent ici. Je vais

vous satisfaire, dit Almaïr.

Cet Acteur que vous voyez arriver, qui fait le rôle du jeune Prince, est de ces sujets que les Dieux n'accordent que rarement aux mortels ; son organe divin rassemble en lui les sons les plus harmonieux, l'éclat le plus brillant, & les cadences les mieux frappées & les plus touchantes ; maître dans l'art de remuer les cœurs, il nous enleve à nous-mêmes, & nous met de moitié de tous les sentimens différens qu'il éprouve ; c'est à cette supériorité de talens, que la chronique attribue des avantures qui l'ont mis vis-à-vis des premiers de la Cour ; & quoique peut-être cette concurrence lui ait été fatale, il est toujours glorieux pour quelqu'un de son état, d'être entré en lice ; d'avoir eu pour lui le cœur des

Dames, & d'avoir *débuſqué* des gens qui ne s'attendoient pas à être réduits à une pareille comparaiſon ; au reſte la voix eſt un de ſes moindres talens, il eſt aimable, fait pour la bonne compagnie, la voit, & ce qui eſt plus étonnant, ne s'y méconnoît pas.

Le premier acte fini, Almaïr fit remarquer au Prince qu'il étoit de la bienſéance de paroître un inſtant dans la Loge de la Reine. Ils ſe préſenterent, & Angola fut reçu d'elle avec ſa bonté ordinaire, au travers de laquelle perçoient quelques coups d'œil tendres, à qui le Prince n'oſa donner que la moitié de leur ſignification. Angola fut ébloui de ſa beauté ; couverte de l'habillement le plus riche & des diamans les plus rares, elle leur prêtoit plus d'éclat qu'elle

n'en recevoit d'eux. Le ſouvenir de Zobéïde s'affoiblit dans l'eſprit du Prince, pour ſe livrer tout entier à l'objet préſent, dont les tendres regards, malgré le peu de diſpoſition qu'il avoit à ſe flatter, lui laiſſoient dans l'avenir concevoir quelque eſpérance. La Fée s'apperçut de l'impreſſion que ſa vue faiſoit ſur le Prince, & elle trouva moyen dans la converſation de lui *gliſſer de ces petits mots*, qui ne peuvent être entendus, ni interprétés, que par deux perſonnes qui ont intérêt de ſe deviner, & entre leſquelles il y a déja une *ſympathie d'organes* établie, qui les éclaire ſur leurs ſentimens mutuels; façon d'agir qui deviendroit dangereuſe avec un homme expérimenté, en lui donnant trop d'avantage; mais qui

ne ſert tout au plus qu'à encourager un novice.

La converſation fut interrompue par l'arrivée de l'Actrice fameuſe qui réuniſſoit tous les ſuffrages du Public ; cette femme unique dans ſon eſpece, joignoit à l'organe *le plus inouï* le talent le plus ſupérieur de la déclamation lyrique, ſa voix d'une étendue immenſe, forte ou adoucie ſelon la néceſſité, ſes inflexions rapides *ou flûtées*, mais toujours également ſurprenantes, donnoient l'exemple du plus haut point de perfection où puiſſe atteindre ce talent ; elle joignoit à cela l'art de peindre les paſſions de quelque eſpece qu'elles fuſſent ; une expreſſion vraie, une action vive & paſſionnée, caractériſoient ſon chant : tantôt par un air gai & léger, elle verſoit la

joie dans l'ame des ſpectateurs : tantôt dans un morceau tendre & touchant, nous traçant fidélement les tranſports d'une amante au déſeſpoir, elle s'emparoit de toutes les facultés de l'ame, excitoit un doux frémiſſement dans le cœur, arrachoit de ces larmes, que les cœurs ſenſibles verſent avec tant de volupté, & qui les affectent davantage, que les tranſports de la joie la plus vive. Son chant fut terminé par une danſe exécutée par deux jeunes gens inimitables dans leur genre ; l'un d'une taille haute & parfaite, traçoit les danſes les mieux caractériſées, ſon agilité déroboit ſouvent aux regards la perfection & la juſteſſe de ſes opérations ; ſes pas, ſes attitudes avoient un langage muet dont l'éloquence enlevoit les cœurs : il peignoit au vif les

paſſions, & on les reſſentoit ſans avoir honte *d'être affecté par la mécanique.*

L'autre, c'étoit une femme, avec la légereté d'un oiſeau, & la préciſion la plus admirable, exécutoient les choſes juſqu'alors crues impoſſibles, s'élevoit dans les airs, y paroiſſoit ſoutenue par les Zéphirs; ſes ſauts merveilleux, & ſon agilité incroyable, traçoient aux danſeuſes une route nouvelle, qu'aucune d'elles n'eſt tentée de ſuivre. Pendant les applaudiſſemens qu'on leur prodiguoit à juſte titre, Almaïr apperçut dans une petite loge en claveſſin Zobéïde avec Aménis, autre Dame de la Cour, il fit faire cette remarque au Prince qui, partagé entre la Fée & elle, ne ſçut à quoi ſe déterminer; mais Zobéïde les ayant apperçu *& lorgné*, leur fit ſigne

de ſon évantail, & Almaïr ayant repréſenté au Prince qu'il y auroit une impoliteſſe marquée à n'y pas aller, cela acheva de fixer ſes irréſolutions, & ils diſparurent de la loge de la Reine.

Arrivés au Corridor de l'Amphithéâtre, ils furent introduits dans le Claveſſin, où ils y trouverent Zobéïde & Aménis couchées nonchalamment & occupées à faire des nœuds ; elles étoient en robe ouverte & ſans panier, enfin dans toutes les régles de l'*incognito*. J'ai été malade à mourir toute la journée, dit Zobéïde d'un ton languiſſant & regardant tendrement le Prince ; la chere Aménis a bien voulu amuſer ma ſolitude, & je ſuis venue ici pour diſſiper des vapeurs *qui m'excedent* ; je ne ſçai, mais je ne ſuis point dans mon aſſiette naturelle ; les plaiſirs

bruyans de la Cour m'ennuient ; & je préférerois un réduit aimable, avec une compagnie choiſie où l'on pût.... Cette vocation eſt admirable, s'écria Almaïr, j'aime en vous, Madame, cet eſprit de recueillement, je ſens que votre exemple opere ; & dès ce moment je me jette dans la retraite, je vais tâcher d'inſpirer mes ſentimens à Aménis, je vous charge de la converſion du Prince ; mais comme ces ſortes de choſes ne doivent pas s'arranger devant des tiers, ſouffrez que j'inſtruiſe Madame en particulier, tandis que vous aurez la complaiſance de faire la même choſe à l'égard du Prince ; je ſuis bien trompé, ſi ſa vocation n'eſt bonne, & telle que vous le pouvez déſirer.

Almaïr conſommé dans l'art du monde & des femmes, avoit

deviné au premier coup d'œil les prétentions de Zobéïde ſur le Prince, & les déſirs timides du Prince pour Zobéïde : pour épargner à ces deux Amans des longueurs qui pourroient impatienter l'une & l'autre, il avoit réſolu de leur rendre le ſervice important d'abréger bien des cérémonies, en les mettant *vis-à-vis l'un de l'autre & à leur aiſe.*

Outre cela il étoit réſolu à la premiere occaſion d'inſtruire le Prince de la façon de traiter l'amour à la Cour, & d'éviter les longueurs fades & plates qui étoient confinées dans le fond des Provinces ; d'ailleurs il avoit une *affaire arrangée* avec Améniſ, avec qui il n'étoit pas fâché d'avoir quelques momens d'entretien.

Ainſi dès qu'il propoſa la converſation particuliere, Zobéïde

commença par plaiſanter, avec ſes graces ordinaires, ſur cet eſprit d'arrangement, & finit par en profiter de très-bon cœur. Bientôt il ſe forma des deux côtés une converſation, où l'amour fut traité à la moderne, c'eſt-à-dire, qu'on le dépouilla de *phebus*, & de ces proteſtations ennuyeuſes, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de tenir ; on ſe trouvoit réciproquement aimable, on ſe le dit ou on ſe le laiſſa deviner. Il n'y a pas loin de-là à la reconnoiſſance & au déſir de s'acquitter.

Ils étoient au plus tendre de leur entretien, quand Almaïr ſévere obſervateur des bienſéances, les fit appercevoir qu'on étoit au cinquiéme acte ; & comme il n'y a rien de *ſi indécent* que d'attendre la fin d'une Piéce, quand même toutes les beautés

y ſeroient renfermées, ils ſortirent : Almaïr donna la main à Aménis, & le Prince à Zobéïde. Avez-vous un ſouper arrangé, dit-elle à Angola ? Je ne m'en prévois pas, répondit-il, tout ému : Aménis & Almaïr voudront bien être des nôtres, dit-elle en hauſſant la voix. Je ſuis furieuſe de vous refuſer, dit Aménis ; mais j'ai une migraine qui me tue, *je ſuis ce ſoir d'une ſotiſe rebutante*, & je vais m'ennuyer ſur ma Ducheſſe, & puis je n'ai qu'un vis-à-vis : ma petite, comment ajuſter tout cela ? Je dois avoir mes gens à la porte de Zobéïde. Je vais m'en éclaircir, dit Almaïr ; & il revint dans la minute dire qu'ils ne paroiſſoient pas. Zobéïde *joua la courroucée* : En vérité, dit-elle, cela eſt impatientant, j'aurois été charmée de vous raſſembler ce ſoir chez

moi ; mais tout cela me paroît bien difficile à arranger. Rien n'eſt plus ſimple, dit Almaïr, je n'imagine pas que nous puiſſions paſſer la ſoirée enſemble ; d'ailleurs, Madame, dit-il en parlant d'Aménis, eſt malade, & outre cela elle a encore quelques doutes à me propoſer, que je ſuis bien-aiſe de réſoudre ; elle aura la bonté de me remener dans ſon vis-à-vis, & le Prince voudra bien vous rendre le même ſervice. Adieu Reine, lui dit Aménis, je ſuis outrée d'être obligée de vous quitter ; & en diſant cela, elle donna la main à Almaïr, & monta dans ſon vis-à-vis, où il la ſuivit ; & après avoir dit adieu au Prince & à Zobéïde, avec un ſouris malin, ils partirent. Mais quelle extravagance, dit Zobéïde d'un air à demi fâché ! pourquoi ne pas

venir tous au logis ? pour cela, *ils ſont d'une folie qui ne reſſemble à rien.* La place n'eſt pas tenable : elle étoit à l'entrée du cul-de-ſac) voudrez-vous bien, dit-elle au Prince, me remener ? Le Prince ne répondit rien, mais il lui offrit la main, qu'il lui ſerra de façon à lui donner quelques eſpérances ; elle monta dans ſon équipage, il y monta après elle, & il ordonna qu'on menât au logis de Zobéïde.

CHAPITRE IX.

Qu'il ne faut compter ſur rien.

ANgola étant dans ſon vis-à-vis avec Zobéïde, ſe trouva dans un état nouveau qu'il auroit eu bien de la peine à dé-

finir. Peu fait à la conduite des tête à tête, il éprouvoit à la vérité une ſenſation délicieuſe, inconnue pour lui juſqu'alors ; mais il ne ſçavoit comment l'exprimer. Trop jeune encore & trop peu expérimenté pour croire que ſon avanture fût avancée, à peine ſe croyoit-il permis de parler ouvertement de ſon amour ; la violence de ſes paſſions auroit pu, il eſt vrai, produire un de ces quarts-d'heures vifs & entreprenans, où un novice devient par la vérité de ſes tranſports, plus dangereux pour une Femme du monde, que l'homme le plus *manieré* ; mais ces tranſports n'étant point ſoutenus par une façon de penſer, décidée ſur les Femmes, & formée par l'expérience, le moindre regard, ou le moindre diſcours ſérieux de Zobéide, qui n'auroit

n'auroit fait qu'encourager quelqu'un d'expérimenté, auroit anéanti le Prince de façon à lui faire perdre tous ſes avantages.

L'attitude où un homme & une femme ſe trouvoient néceſſairement dans ces ſortes d'équipages, avoit je ne ſçai quoi de voluptueux qui rendoit l'un plus entreprenant, & l'autre plus facile à vaincre. Les genoux & les jambes ſe trouvoient entrelacés l'un dans l'autre; les viſages vis-à-vis, & très-près l'un de l'autre, ſe renvoyoient mutuellement la chaleur de la paſſion qui les animoit; ſéparés du reſte du monde, & ſe regardant comme dans une entiére ſolitude, tout diſpoſoit à la volupté, & contribuoit à diminuer les égards d'un côté, & à faire perdre les ſcrupules de l'autre: heureuſe invention, & dont l'Artiſte de-

voit être un des plus chers favoris de l'Amour. Combien de femmes en effet, après avoir réſiſté aux occaſions les plus délicates, étoient venues *échouer décemment* dans un vis-à-vis ? Combien d'Amans ne devoient leur bonheur qu'à ſon attitude voluptueuſe, & à la néceſſité du tête-à-tête ? Mais Angola ignoroit tout le prix de ſa ſituation ; il ne connoiſſoit encore aucun des avantages précieux attachés à *reconduire* ; avantages qui avancent plus une paſſion que ſix mois de ſoins, parce que les premieres approches, ordinairement ſi difficiles, ſe trouvant faites naturellement, les préliminaires ennuyeux par où il faut paſſer pour vaincre une *coquette bien dédée*, ſe trouvoient néceſſairement bannis. Le Prince, peu maître de ſon trouble, & ne de-

vinant point l'occaſion, ne lui tint que des diſcours ſans ſuite, qui la flatterent davantage, par le caractere de paſſion qu'ils portoient, que l'éloquence la plus perſuaſive. Ses déſirs étouffés par ſa timidité, rendoient ſa reſpiration vive & précipitée ; il ſerroit une main que Zobéide lui abandonnoit, comme par diſtraction ; mais n'oſant entreprendre davantage, & confus même de ſa hardieſſe, il employa à craindre de l'offenſer, un tems précieux, que Zobéide paſſa à craindre *qu'il ne ſe mît pas dans le cas d'avoir beſoin de pardon.* Enfin ils arriverent chez elle, lui croyant ſes affaires fort peu avancées, & elle ſongeant comment elle pourroit avec décence mettre cette avanture à fin.

Angola lui donna la main juſques dans ſon appartement ; &

comme il n'avoit jamais osé espérer de souper tête-à-tête avec elle, & qu'il croyoit la partie rompue, par l'absence d'Almaïr & d'Aménis ; après quelques propos généraux, il voulut prendre congé. Pourquoi donc, dit Zobéide, où voulez-vous aller à l'heure qu'il est ? J'avois compté, il est vrai, vous procurer la compagnie d'Almaïr & d'Aménis, *j'en suis furieuse ;* mais enfin vous mangerez un morceau ici, nous causerons, & vous me permettrez de vous renvoyer de bonne heure ; je suis malade à *périr*, & je n'imagine pas que je doive vous paroître amusante ; *car je suis faite à faire peur.* Cela se disoit en se raccommodant d'un air nonchalant dans un trumeau ; ensuite elle se mit sur sa duchesse, pour ne perdre aucune des prérogatives de la mauvaise santé.

Asséyez-vous, dit-elle à Angosa, en lui montrant un fauteuil vis-à-vis d'elle, & posté de façon qu'il ne perdoit aucune des graces que lui prêtoit son attitude.

Elle étoit couchée négligemment, *& par décence faisoit des nœuds ;* son déshabillé galant & léger laissoit voir une partie de ses charmes, & sembloit ne cacher l'autre que pour augmenter les désirs. Une robe ouverte, un corset garni d'une échelle de rubans couleur de rose, nouée galamment, laissoit voir une gorge adorable, d'un embonpoint & d'une blancheur parfaite ; sa jupe tant soi peu relevée, soit par l'ouvrage du hazard, soit à dessein, offroit aux yeux un pied d'une délicatesse & d'une tournure achevée, & le bas d'une jambe charmante, qui donnoit sur le reste *les préjugés les*

plus avantageux ; ſon attitude étoit voluptueuſe, & ne déroboit aucuns charmes de ſa taille : ſes regards doux & languiſſans, ſa phiſionomie animée & touchante, portoient une impreſſion de volupté, qui auroit remué les cœurs les plus inſenſibles.

Dans quel état ſe trouva le Prince à la vue de tant de charmes ! Il éprouvoit des mouvemens indéfiniſſables ; un trouble inconnu & puiſſant le maîtriſoit au point de lui ôter la liberté de s'exprimer, il levoit ſur Zobéide des regards où les déſirs & la timidité ſe combattoient, & qu'il baiſſoit précipitamment dès qu'il rencontroit les ſiens ; il avoit l'air rêveur & agité : Je ne ſçai, lui dit Zobéide, en ſouriant tendrement, ſi c'eſt par compaſſion pour ma maladie, ou par l'en-

nui qui faiſit vis-à-vis des malades, que vous avez une phiſionomie ſi triſte ; quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt point là l'eſpece de remede, ni de ſoulagement que j'attens de votre préſence ; mon indiſpoſition vient en partie d'être excédée du fracas de la Cour, & j'imagine qu'une converſation tendre & pleine de confiance, avec quelqu'un qui me conviendroit, diſſiperoit mes vapeurs, & me remettroit l'eſprit dans mon aſſiette naturelle. Peut-être auſſi, interrompit Angola d'une voix tremblante, que cette cure pourroit devenir fatale à celui qui l'entreprendroit : je ne vois pas votre idée, en jettant ſur lui *un de ces regards enmdeſſous*, armes les plus dangereuſes des femmes. Ah ! Madame, s'écria le Prince, d'un ton paſſionné, quel mortel aſſez

heureux, choisi de vous pour ces dangereuses conversations, pourroit être insensible à ces épanchemens de confiance & de tendresse dont vous parlez ? & que de maux ne se prépareroit-il pas, si, après avoir opéré votre guérison, vous aviez la cruauté de ne pas vouloir vous prêter à la sienne ? La reconnoissance mene quelquefois plus loin qu'on ne croit, reprit Zobeïde, & le cœur fait bien souvent des trahisons si aimables, qu'il ne laisse pas même la force de se les reprocher ; mais je ne vois pas pourquoi votre imagination travaille à se tracer des maux, dont je vous crois fort éloigné, & auxquels, quand ils seroient réels, on ne pourroit être sensible sans courir tous les risques inséparables des défauts des jeunes gens : Qui mieux que vous, est capable de les

les faire disparoître, s'écria Angola ? Ah, Madame, par pitié n'augmentez pas les obstacles qui m'épouvantent, j'en ai assez à redouter dans votre indifférence, je n'ai de mérite à vos yeux que l'amour le plus violent. Un mouvement passionné le précipita aux genoux de Zobéide, il étoit hors de lui-même, on voyoit couler sur ses joues de ces douces larmes ; preuves de la vivacité d'une passion, attendrissement aimable & dangereux, fait pour gagner les cœurs les plus séveres, & qui conduit sûrement au bonheur ceux qui sont assez heureux pour le ressentir, & qui sçavent en faire usage.

Zobéide n'étoit pas moins émue que lui ; elle n'avoit vu depuis qu'elle étoit dans le monde, que les transports étudiés des gens de Cour, *tendresse de gri-*

mace, & qui devient insupportable, dès qu'on cesse un instant de se prêter à l'illusion ; elle n'avoit pas eu de la peine à défendre son cœur de ces sortes de séductions, dont elle sentoit parfaitement le ridicule. Elle se trouvoit donc ici dans une situation neuve pour elle ; la vérité des transports du Prince, la candeur qui régnoit dans ses protestations les plus tendres, la difficulté de résister à l'objet aimé, l'occasion, tout étoit contr'elle ; cet aveu charmant, qui devoit décider de leur bonheur, étoit prêt à lui échapper : le Prince embrassoit ses genoux, & *cette posture, imaginée par le respect, n'est pas toujours fidelle à l'intention du fondateur ;* ses yeux se seroient dessillés peu-à-peu, lorsqu'on vint les avertir qu'ils étoient servis ;. le Prince

ſe releva avec promptitude, & s'étant remis tous deux de leur émotion, ils furent ſe mettre à table avec un air compoſé, pour échapper aux regards curieux & aux conjectures des laquais, *eſpece maudite*, qui dans ce tems-là paſſoient leur vie à eſpionner leurs Maîtres.

Il ne fut queſtion pendant le repas que de choſes indifférentes. Le Prince, qui n'étoit pas encore défait abſolument de l'éducation unie & groſſiere de ſon pays, mangea *comme un vrai Académiſte* de tout, & beaucoup : pour Zobéide, elle vécut bien plus décemment, elle laiſſa les bonnes choſes, *ne mangea que des drogues, des têtes & des pattes de petits pieds, & un léger morceau d'entremets, joua la mauvaiſe poitrine ;* & cependant au deſſert, s'humaniſa avec le vin de Cham-

pagne & la Crême des Barbades, faiſant cependant une grimace agréable, & les trouvant *d'une force horrible*, ſeulement pour la forme ; ils parlerent peu, & ſe lâcherent quelques-uns de ces mots entrecoupés, qui dédommagent de la contrainte où l'on eſt devant des tiers incommodes.

Ils ſortirent de table. Vous avez, ſans doute, lui dit Zobéide, demandé votre équipage de bonne heure ; quoique charmée de vous avoir, *les veilles me tuent*, & je crois de bonne foi, que je vais me mettre dans le régime. Je ſacrifierai toujours mes plaiſirs aux vôtres, répondit le Prince ; & quoique je n'imagine pas que mes gens puiſſent tarder, ſi j'avois le moindre ſoupçon de vous incommoder, j'aimerois mieux..... Non pas cela,

interrompit Zobéide ; avec un homme auſſi modeſte que vous, on ne doit point craindre de ſe relâcher, mais tous les jeunes gens ne vous reſſemblent pas ; en diſant cela, ils paſſerent dans un cabinet reculé au fond de l'appartement, plus voluptueuſement meublé que tout ce que le Prince avoit vu juſques-là ; il étoit revêtu de glaces, & où on voyoit ſur les panneaux des avantures galantes, rendues avec une expreſſion parfaite : aucunes d'elles ne peignoient les rigueurs, elles étoient bannies même en peinture de ce lieu de plaiſir, tout y reſpiroit l'amour content ; un lit de repos en niche de damas couleur de roſe & argent, paroiſſoit comme un autel conſacré à la volupté : un grand paravent *immenſe* l'entouroit, le réſte de l'ameublement

y répondoit parfaitement, des conſoles & des coins de jaſpe, des cabinets de la Chine, chargés de porcelaines les plus rares, la cheminée garnie de magots à gros ventre, de la tournure la plus neuve & la plus bouffonne, des écrans en découpures travaillés par les mains de Zobéide & des hommes les plus ſçavans de la Cour, & les bougies placées derriere des rideaux de taffetas verd, qui ſembloient être faits pour rompre la trop grande clarté, & qui ne laiſſoient que ce demi-jour, qui paroiſſoit avoir été inventé pour éclairer les entrepriſes de l'amour, ou pour enſevelir la défaite de la vertu.

Zobéide ſe coucha ſur le lit de repos, & le Prince ſe mit ſur un fauteuil auprès d'elle. Que je crains bien, Madame, lui

dit-il d'un air timide, que votre prévention contre les jeunes gens ne ſoit abſolue & ſans exception ! Mais quelle ſeroit votre injuſtice, ſi vous me confondiez avec eux, mes ſentimens méritent de vous une diſtinction que j'avoue ne pouvoir eſpérer par mon mérite. Je n'ai pas prétendu, dit Zobéïde, les condamner abſolument tous ; une régle ſi générale ſeroit un excès de ridicule de ma part, dont je ſuis fort éloignée ; il eſt vrai qu'en général on doit ſe défier d'eux, qu'ils ſe *gâtent les uns les autres*, & qu'il eſt devenu à la mode aujourd'hui d'avoir des mauvais procédés avec les femmes ; de penſer déteſtablement ſur leur compte, d'en tenir les propos les plus outrés & les plus indécens ; de ſorte que quelqu'un d'entr'eux, qui aura par ſa pro-

pre expérience trouvé de quoi ſe convaincre de la fauſſeté de ce ſyſtême, eſt obligé de cacher avec ſoin une façon de penſer proſcrite parmi les jeunes gens *du bel air*, & qui l'expoſeroit à paſſer pour un homme ſans monde & ſans expérience ; ils ne conviennent même de l'exiſtence de la vertu, que pour ſe donner la gloire de l'anéantir par-tout où ils ſe préſentent : il faut en effet qu'elle ſoit bien foible, pour être vaincue ſans ceſſe par de pareils adverſaires.

Je vous avouerai, continua-t-elle, que je vous ai reconnu un fond de candeur & de ſincérité, qui me perſuade que vous êtes exempt de ces vices de mode ; vous avez un *caractere de vérité* dans votre façon de vous exprimer, qui ſéduit & porte à vous croire ; & ſi on oſoit.... elle

mit ſa main ſur ſon viſage, pour dérober une rougeur aimable ; une langueur tendre parut dans ſes yeux. Pourquoi vous arrêter, s'écria le Prince tranſporté ? Pourquoi, Madame, me laiſſer dans une incertitude ſi cruelle ? Quoi ! la vivacité de mes ſentimens ne peut-elle mériter de vous un aveu qui feroit tout mon bonheur ? Achevez, dites un ſeul mot, pourſuivit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en imprimant ſur ſes mains mille baiſers pleins de flammes, faites le bonheur d'un Prince qui vous adore, & qui ne peut être heureux s'il n'eſt payé du plus tendre retour. Que me demandez-vous, ingrat, lui dit Zobéïde d'une voix étouffée ? Que voulez-vous de plus ? Quel aveu plus certain vous faut-il de ma tendreſſe, que la complaiſance avec laquelle je reçois les aſ-

ſurances de la vôtre ! Vous la reprochez-vous, reprit le Prince avec vivacité ? Ah ! mon triomphe n'eſt pas certain, puiſque les remords trouvent place en votre cœur. Vous ne le croyez pas, reprit Zobéide, emportée par ſa paſſion, & ſerrant avec tendreſſe la tête du Prince contre ſon ſein ; vous poſſédez mon cœur, puiſſai-je être maîtreſſe du vôtre, & coulant les jours les plus heureux dans une union parfaite, voir nos plaiſirs renaître à chaque inſtant ; un mouvement qu'elle fit en achevant ces paroles, approcha ſon viſage de celui du Prince : enhardi par la certitude d'être aimé, il y cueillit le baiſer le plus ardent ; bientôt plongé dans le plus doux égarement, il tomba ſur le lit de repos avec elle : Zobéide étoit dans un deshabillé

ſi léger, que ſes moindres mouvemens découvroient une partie de ſes charmes ; le Prince, enyvré d'amour, porta ſa main ſur une gorge charmante, qu'on abandonna à ſes tranſports : Dieux, que d'attraits ! quelle blancheur ! quelle fermeté ! quel embonpoint ! quelle fineſſe de peau ! Bientôt il oſa y mettre la bouche, & ſe raſſaſier de charmes faits pour les Dieux mêmes. Arrêtez, cher Prince, s'écria Zobéïde ; n'abuſez pas de ma foibleſſe, l'excès de mon amour ne peut me faire dans l'inſtant *renoncer à ma vertu ;* laiſſez le ſoin au tems & à votre tendreſſe d'amener des choſes que je ne vous défends pas d'eſpérer, mais que je ne dois pas prévoir ; épargnez-moi, je vous en conjure. Le Prince perdu dans les tranſports les plus vifs, ne l'écoutoit

point ; elle-même en proie à des désirs, qui la mettoient hors d'elle, éprouvoit les plus grandes contradictions : tantôt emportée par sa tendresse, elle se précipitoit sur lui & l'accabloit des plus tendres caresses ; & dans l'instant où le Prince encouragé par des marques d'amour si décidées, devenoit plus entreprenant, les remords prenant le dessus, la forçoient à le repousser avec violence.

Dans l'agitation de ces divers mouvemens, leurs attitudes avoient été si peu ménagées, que Zobéïde, dont le deshabillé étoit aussi léger que je l'ai dit, & la jupe fort courte, offrit aux yeux du Prince cette jambe adorable, dont il avoit vu l'échantillon avant le souper, & qu'il revit pour lors toute entiere, avec le commencement *de quelqu'autre*

chôſe d'infiniment plus attrayant, & dont elle n'étoit que l'avant-goût ; il avoit ſi peu d'obſtacles à lever, pour s'en procurer la vue entiere, qu'il les eut bientôt ſurmontés. Dieux ! que de beautés s'offrirent à ſa vue ! L'imagination ne peut rien ſe peindre de plus parfait ; jamais on n'avoit ſacrifié à l'Amour dans un plus beau Temple. Le Prince perdu dans des raviſſemens inexprimables, hors de lui-même, ne pouvoit articuler que des ſons confus ; toutes les facultés de ſon ame étoient réunies à accabler de careſſes les charmes divins qui étoient devenus ſa proie : il portoit des mains avides dans les endroits qui recelent les plus chers tréſors de l'Amour, il les baiſoit avec fureur, & y retouchoit encore, comme s'il eût douté que des

charmes ſi parfaits exiſtaſſent réellement, & puſſent appartenir à une mortelle.

Bientôt il chercha à ſe procurer des plaiſirs plus ſolides. Zobéïde, en proie elle-même à la volupté, n'avoit pas la force de rien défendre; elle partageoit ſes tranſports, & l'accabloit des plus tendres careſſes. Cependant dès qu'elle connut qu'il vouloit pouſſer juſqu'au bout ſon triomphe, *une étincelle de vertu* la porta à s'y oppoſer encore; il n'étoit plus poſſible de ſe méprendre à ſes deſſeins. Maître de ſes beautés & d'elle-même, par le genre d'attitude qu'il s'étoit procuré, ſa timidité avoit fait place à la paſſion la plus emportée. Cher Prince, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, arrêtez..... Quel eſt votre deſſein? N'abuſez pas de ma tendreſſe..... Eſt-ce

là cette paſſion reſpectueuſe que vous m'avez jurée ? .... Arrêtez, cruel..... Elle vouloit continuer, les tranſports du Prince l'en empêcherent ; il lui couvroit la bouche de baiſers enflammés. Ne vous oppoſez pas à mon bonheur, lui dit-il ; ne vous irritez pas contre une ardeur qui eſt votre ouvrage.... Non, je n'y conſentirai jamais, reprit Zobéide. .... Arrêtez, cher Amant.... Volupté que tu es puiſſante.... Dieux ! je meurs..... A ces mots le plaiſir lui ôta l'uſage de la voix. *Idole de mon cœur*, s'écria le Prince, qui touchoit au comble de la volupté, attends.... je vais unir mon ame à la tienne.... je te ſuis.... je ne vis que dans toi.... En effet il alloit être heureux ; déja la voix lui manquoit, déja il touchoit au but fortuné de tous ſes déſirs, lorſ-

qu'il s'appercut que Zobéïde paroiſſoit privée de tout ſentiment, & plongée dans l'évanouiſſement le plus profond. La triſteſſe ſuccéda aux plaiſirs ; il l'appella pluſieurs fois en vain, elle ne donnoit aucun ſigne de vie. Allarmé de ſon état, & trop peu inſtruit des uſages du monde, pour ſçavoir quelle eſpece de ſecours eſt propre *aux évanouiſſemens des Dames*, il lui fit reſpirer un flacon *d'eau des Carmes*, qui n'opéra pas davantage ; alors, fort embarraſſé, après avoir réparé de ſon mieux les déſordres que ſes tranſports avoient cauſé dans l'ajuſtement de Zobéïde, il tira les cordons des ſonnettes, & il entra à l'inſtant quelqu'une de ſes Femmes, à qui il donna à entendre qu'il falloit que ce fût une ſuite de ſon indiſpoſition. On fut chercher dans ſon cabinet

T. I. pag. 112.

net *des goutes du Général la Mothe, & de celles d'Angleterre*, & à force de ſoins elle reprit ſes eſprits. Le premier objet qui frappa ſes yeux, fut le Prince qui, le viſage conſterné, paroiſſoit fort empreſſé à la ſecourir. Elle prit l'inſtant que ſes Femmes arrangeoient ſa toilette de nuit, & s'approchant de lui : Je vous diſpenſe de vos ſoins, lui dit-elle d'un petit air piqué ; le peu de ſuccès qu'ils ont eu, quand nous étions ſeuls, me met en droit de douter de leur efficacité. Vous ne me paroiſſez pas fort expert à ſecourir les Femmes, c'eſt cependant une ſcience fort utile à la Cour ; je vous conſeille en amie de l'apprendre, & je vous permettrai de me faire part de vos découvertes. On vint avertir le Prince que ſon caroſſe étoit arrivé ; il ſortit

ſans répondre un ſeul mot, commençant trop tard à connoître ſa ſotiſe, & ſe retira chez lui plein de dépit d'avoir laiſſé échapper une ſi belle occaſion à pure perte.

CHAPITRE X.

Avanture imprévue.

LE Prince parut le lendemain au lever de la Reine : un des premiers qui s'offrit à ſes regards fut Almain, qui s'approchant de lui d'un air gai : Peut-on vous demander des nouvelles de votre converſion, lui dit-il ; les moyens qu'on a employés pour l'opérer, n'ont pas, je crois, *refroidi la Pénitence*. Le Prince le reçut d'un air embaraſſé & con-

traint. Que vois-je, dit Almaïr, & que dois-je penſer de cette phiſionomie équivoque ? Je ne crois pas, continua-t-il, qu'une diſcrétion mal placée vous porte à me déguiſer vos affaires ; d'ailleurs, vous pouvez être ſûr de moi, & compter que je choquerai tous les uſages de la Cour, pour vous garder le ſecret, & vous prouver mon attachement, ſi cela eſt néceſſaire pour le bonheur de votre intrigue : car je n'imagine pas que Zobéide *ait fait la bégueule*, & que par des façons mauſſades & déplacées elle ait prétendu vous faire acheter des faveurs qui ne ſont précieuſes que quand elles ſont accordées ſur le champ, & à titre de grace, & qui perdent leur prix, & ſont regardées comme un tribut, quand on ne les doit qu'à ſes perſécutions.

Non, mon cher Almaïr, dit le Prince, ce n'eſt point une diſcrétion mal entendue, ni les ſujets de plainte que j'ai contre Zobéïde, qui me jettent dans l'embarras où vous me voyez ; vous avez pénétré mon attachement, & vous n'avez fait par-là que prévenir l'envie que j'avois d'avoir un confident tel que vous ; j'ai beſoin de vos avis ſur une infinité de choſes que j'ignore ; d'ailleurs je n'ai à me plaindre que de moi, & vous me voyez *pétrifié* par l'avanture la plus cruelle qui pût m'arriver : à l'inſtant il lui raconta ſon ſouper avec Zobéïde, l'amour qu'elle lui avoit marqué, les tranſports qu'il lui avoit fait paroître, la façon dont elle s'en étoit défendue, ſa tendreſſe mêlée de ſcrupules, & enfin ſon évanouiſſement ; les ſecours inuti-

les qu'il lui avoit donné, qui l'avoient obligé d'avoir recours à ſes femmes, & le diſcours qu'elle lui avoit tenu avant ſon départ. Quelle *miſérable conduite*, s'écria Almaïr, quand il eut fini! Comment peut-on être neuf à ce point-là! Quoi, une jolie femme vous aime, vous le dit tête-à tête, vous accable de careſſes, vous prie de vous en tenir là & *s'évanouit prudemment*, & vous n'en profitez pas! que demandez-vous donc de plus? Sçavez-vous que c'eſt peut-être une des meilleures choſes que les femmes ayent jamais imaginé depuis qu'elles exiſtent, & qu'on ne peut aſſez admirer leur *eſprit d'arrangement* dans cette invention. Je ne ſuis point ſurpris du tout de la colere de Zobéide, rien n'eſt ſi cruel pour une jolie femme, que de s'être

évanouie en vain : vous voilà dans un furieux *discrédit* auprès d'elle, nous tâcherons cependant de *rajuſter* tout cela ; mais que cet exemple vous ſerve de leçon, afin que quand une femme *s'évanouira à votre intention*, vous ſçachiez y appliquer les remédes convenables ; autrement vous vous deshonoreriez ſans retour dans leur eſprit.

Angola convint de bonne foi de ſes torts, & inſtruit ſur le point important des évanouiſſemens, il réſolut d'étudier exactement les femmes, pour n'être pas dans le cas de leur manquer dans d'autres occaſions ; ils furent enſemble faire leur cour à la Fée, qui étoit à ſa toilette, elle les reçut avec ſes graces ordinaires, & regardant fixement le Prince : Vous diſparutes bien promptement hier, lui dit-elle ;

l'Opéra vous ennuyoit ſans doute, ou plutôt Almaïr vous a procuré des plaiſirs plus vifs. On n'oſe pas quelquefois ſe livrer à tout ce qui nous flateroit davantage, répondit Angola, & la crainte de vous incommoder, fit qu'Almaïr & moi avons pris le parti d'aller ſouper enſemble, où nous avons paſſé la ſoirée à parler de bien des choſes dont j'ai beſoin d'être inſtruit. J'aime en vous, reprit Lumineuſe, cette modeſtie & cette envie d'apprendre; mais vous ne devez pas vous borner aux mœurs de cette Cour, il eſt des choſes, pourſuivit-elle en s'approchant de lui, qu'il eſt plus flateur d'entendre & que vous ſçaurez, dès que vous vous rendrez digne de cette confiance; le Prince ſur qui l'objet préſent avoit toujours ſes droits, & à qui la beauté

té touchante de la Fée faiſoit perdre le ſouvenir de Zobéïde, étoit prêt de répondre avec toute la tendreſſe poſſible à un diſcours ſi obligeant ; mais la Fée qui ne jugeoit pas l'endroit favorable, éleva la voix & rendit la converſation générale.

La journée ſe paſſa dans les divertiſſemens ordinaires & continuels de cette heureuſe Cour. Le ſoir Lumineuſe fit un brelan, & le Prince, que ſon inquiétude naturelle empêchoit de goûter ces plaiſirs, vint ſe mettre, pendant la partie, derriere le fauteuil de la Fée ; l'attitude avantageuſe où il étoit lui découvrit des beautés adorables dont la Fée ne cherchoit point à lui dérober la vue, ſe penchant au contraire de ſon côté, & ayant toujours quelque choſe à lui dire ; elle étaloit à ſes yeux des charmes

charmes qui lui *reſtituerent* peu-à-peu tous les déſirs qui leur étoient dûs. Elle connut l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le Prince ; & craignant d'être prévenue par quelque beauté de ſa Cour, elle réſolut de ne pas différer davantage le deſſein qu'elle avoit de jouir de ſes rares prémices.

Le jeu fini, elle fut ſouper, & Angola l'accompagna. J'ai à vous parler ce ſoir, lui dit-elle ; rendez-vous à mon appartement, nous y ferons enſemble la lecture d'une Brochure qui paroît depuis peu : je ſuis bien aiſe de voir ſi vous en connoîtrez les beautés. Si elle traite d'amour, reprit le Prince, ce n'eſt point d'elle de qui je voudrois en recevoir les leçons, & je connois des maîtres.... Paix, dit la Fée, en lui mettant la main ſur la bouche ; ſi vous avez tant d'en-

vie d'apprendre, on pourra trouver des gens qui ſe chargeront de vous inſtruire, pourvu que vous joigniez à une grande docilité pour les leçons la diſcrétion de n'en faire part à perſonne. Je connoîtrai en tems & lieu juſques à quel point on peut compter ſur vous. A ces mots, elle rompit la converſation & ſe mit à table.

Lumineuſe lança au Prince pendant le ſouper de ces regards auxquels on peut, *ſans fatuité*, donner une interprétation favorable. Conſommée dans la coquetterie la plus raffinée, elle le conduiſoit, pour ainſi dire, *pas-à-pas*, à deviner ſes bontés, & à lui épargner la mortification de faire les avances. Avec quelqu'un plus inſtruit qu'Angola, elle auroit couru riſque de lui rendre ſa conquête moins pré-

cieuſe, en la lui montrant trop facile; mais ces agaceries, quoique extrêmement décidées, n'avoient point encore porté dans l'ame du Prince ce coup de lumiere qui vous éclaire ſur votre bonheur, & vous porte à tout entreprendre pour l'obtenir. Après le ſouper, la Fée congédia ſa Cour: prête à rentrer dans ſon appartement, le Prince lui préſenta la main pour l'y conduire, qu'elle reçut d'un air ſérieux & diſtrait; *Mais quelle folie*, lui dit-elle! eſt-ce que vous ne vous retirez pas? Mais à propos j'ai quelque choſe à vous communiquer de la part du Roi votre pere, & je veux bien vous ſouffrir quelques inſtans. A ces mots, tous les Courtiſans ſe diſperſerent, & elle rentra dans ſon appartement.

Lumineuſe s'appuyoit avec tendreſſe ſur le bras du Prince;

ſa beauté étoit ſi touchante, qu'Angola toujours entraîné par l'objet préſent, & eſclave de ſes déſirs, oublia Zobéïde pour ſe livrer tout entier à l'objet qui ſembloit s'offrir à lui ; emporté par un mouvement inconnu, il ne put s'empêcher de lui ſerrer la main en ſoupirant, & dans l'inſtant effrayé de ſa hardieſſe, il baiſſa les yeux avec précipitation, craignant d'y rencontrer ceux de la Fée & d'y lire la condamnation de ſa témérité : bientôt il oſa la regarder, & vit dans ſes yeux, au lieu de la ſévérité qu'il y craignoit, une impreſſion de tendreſſe qui lui promettoit les choſes les plus favorables, ils arriverent dans l'appartement, dans cet état inquiet de deux cœurs qui ſe devinent déja & qui cherchent comme à l'envi l'occaſion de ſe découvrir

mutuellement leur tendreſſe.

Ce fut dans ſes petits appartemens où la Fée ſe retira avec le Prince ; ce lieu charmant étoit deſtiné à ces parties fines & choiſies, où les Souverains aiment à ſe dépouiller de leur grandeur, & ſe remettent *pour l'intérêt de leurs plaiſirs*, au niveau de ceux qu'ils y admettent ; c'étoit-là où Lumineuſe paſſoit les momens les plus agréables de ſa vie, le fracas de la Cour en étoit banni ; un petit nombre de gens choiſis, miniſtres de ſes plaiſirs ſecrets, en avoient ſeuls l'entrée ; tout y reſpiroit la volupté, plus de goût que de magnificence dans les meubles ; mais le premier y étoit porté au ſuprême dégré, c'étoit une enfilade de petites piéces charmantes qui ſembloient avoir été imaginées pour donner une idée

naturelle de toutes les différentes gradations de la volupté, par les différentes sortes de plaisirs auxquels elles étoient propres ; l'une destinée aux plaisirs de la table, paroissoit garnie avec une profusion délicate, de tout ce que le goût le plus raffiné a pu imaginer en faveur de cette sensualité ; l'autre faite pour les plaisirs de la musique, étoit ornée de tous les trophées de cet aimable amusement ; de tous ces instruments charmants, dont l'harmonie séduit les cœurs, & les dispose à une passion plus douce encore & faite pour les asservir ; & la derniere enfin étoit destinée aux plaisirs de l'amour, & pouvoit en être regardée comme le sanctuaire : ce fut dans celle-ci que se retirerent la Fée & le Prince. Quel cœur assez sauvage auroit pu résister à

une occaſion auſſi preſſante ? tout invitoit à l'amour ; dans ce ſéjour dangereux, l'ameublement inventé par la molleſſe, portoit un caractere de volupté difficile à rendre, beaucoup de glaces, de peintures tendres & ſenſuelles, une ducheſſe, des bergeres, des chaiſes longues, *ſembloient tacitement déſigner l'uſage auquel elles étoient deſtinées ;* les tabourets, *enfans du reſpect*, étoient bannis de ce lieu charmant, où l'amour égaliſoit tout : la Fée débarraſſée de toute contrainte, eſpéra que la liberté du tête-à-tête adouciroit la majeſté du thrône, & pourroit enhardir le Prince ; en effet, le lieu, l'heure, l'air tendre de la Reine, tout devoit l'éclairer ſur ſon bonheur : mais peu fait à ces ſortes d'avantures, s'il oſa eſpérer de réuſſir, ce ne fut qu'en imagi-

nant une multiplicité de gradations, dont un peu plus d'expérience auroit pu lui épargner la meilleure partie. Lumineuſe ſe mit ſur ſa ducheſſe : Voici, dit-elle au Prince, la brochure dont je vous ai parlé ; les ſituations en ſont, à ce qu'on dit, intéreſſantes, l'Auteur connoît le cœur, *& en manie adroitement tous les reſſorts.* L'amour y étant traité délicatement & ſans *galimathias*, l'amant ſçait choiſir un inſtant favorable, & devient heureux ſi à propos, que ſa maîtreſſe n'a ni le tems ni l'envie de ſe reprocher ſa foibleſſe. Qu'il eſt heureux, s'écria le Prince d'un air troublé ! & qu'une ſituation ſi digne d'envie, fait bien ſentir le contraſte affreux de celle de quelqu'un qui aime ſans eſpoir, & que le reſpect oblige au ſilence ! Je crois, dit

Lumineuſe, *qu'un reſpect ſi opiniâtre n'exiſte plus que dans Caſſandre ;* aujourd'hui il devient ridicule, quand il eſt pouſſé hors des bornes : une jeuneſſe extrême peut ſeule faire excuſer, les jeunes gens ordinairement ne ſont pas incorrigibles ſur cet article ; d'ailleurs, une femme ne peut en être flattée, outre que ce n'eſt pas toujours ce qu'elle cherche le plus à inſpirer, ſouvent la timidité y a la plus grande part ; & pour lors une femme y perd tout d'un côté, ſans que ſon amour propre puiſſe la dédommager de l'autre. Je n'imagine pas, par exemple, pourſuivit-elle, que vous ſoyez dans un cas pareil, & je crois que ſi vous aviez de tendres ſentimens pour quelqu'un, vous ne ſeriez pas aſſez ennemi de vous-même, pour garder un ſilence obſtiné

qui peut devenir même une injure pour une femme, puiſqu'on ſemble par-là vouloir l'obliger à faire les avances. Je ne conſeillerois à perſonne d'envier ma ſituation, reprit le Prince; & mon audace eſt peut-être ſi grande, que ce qui pourroit encourager les autres, me devient inutile par une diſproportion qui m'effraye, ſans pouvoir me guérir. Voyons, dit la Fée, en ouvrant la brochure; peut-être trouverons-nous ici quelque ſituation, ou quelque conſeil dont vous pourrez profiter; votre état me touche, & je déſire véritablement que vous puiſſiez trouver un ſoulagement à vos maux.

Peut-être les remédes ſont plus aiſés que vous ne penſez, & c'eſt uniquement votre obſtination au ſilence qui les cauſe.

Que je ſerois bientôt puni d'avoir parlé, dit le Prince ! & qu'un repentir amer ſuivroit de bien près mon imprudence infructueuſe ! Mais *quel enfantillage*, dit la Fée en le regardant avec tendreſſe ! ne vous déferez-vous jamais de cette timidité outrée ; car enfin quel peut en être le motif ? Je ne vous ſuppoſe pas un amour propre aſſez ridicule, pour regarder comme une humiliation déplacée, l'aveu que vous ferez de vos ſentimens à celle qui les auroit fait naître ; & vous ne devez pas non plus vous mettre dans l'eſprit qu'une Femme regarde un pareil aveu comme un outrage ſi cruel, qu'il lui paroiſſe abſolument impardonnable : il n'arrive même que trop ſouvent que les femmes (je dis quelques-unes) reçoivent avec aſſez de douceur ces ſortes de diſcours de la part

des hommes, qui d'ailleurs leur conviennent le moins ; & quoique cela ne ſoit rien moins que général, cela doit cependant diminuer à vos yeux la difficulté d'une entrepriſe que votre façon de penſer vous fait paroître trop impraticable.

Mais ſi vous ne pouvez abſolument, continua-t-elle, vous réſoudre à découvrir vos ſentimens à celle qui a fait votre conquête, vous pouvez m'en faire la confidence ; je pourrai vous donner des conſeils utiles, & même en inſtruire l'objet pour lequel vous ſoupirez, lui vanter votre conſtance, votre retenue, en un mot, vous épargner une démarche qui vous paroît ſi redoutable. Pourquoi vous plaiſez-vous à me déſeſpérer, dit le Prince ? Ce n'eſt pas là l'eſpece de confidence que je déſirerois

vous faire ; & d'ailleurs comment pouvez-vous vous charger de dire à une autre des choſes que je ſoupçonne que vous recevriez fort mal, ſi elles s'adreſſoient à vous-même ? Vous vous ſervez-là d'une tournure dont je ne vous aurois pas ſoupçonné, dit la Reine, & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans une choſe où je n'imagine pas que j'aye aucune part. Mais voyons ce Livre, ajouta-t-elle ; peut-être nous ſera-t-il utile à tous deux, en nous donnant des moyens ; à vous, pour ſortir d'une ſituation auſſi embarraſſante ; & à moi, pour vous rendre plus ſincere & moins diſſimulé.

Le Prince ſoupira de douleur de voir retarder l'exécution de ſes deſſeins, & commença ſa lecture ; les ſituations en étoient intéreſſantes, le ſtyle pur, les évé-

nemens vraiſemblables & bien amenés ; l'hiſtoire de deux Amans ſur-tout y étoit peinte avec les couleurs les plus ſéduiſantes ; ils étoient heureux & s'aimoient de cet amour aiſé & agréable, débarraſſé du fatras & des longueurs mortelles des anciens Romans. Le Prince ſoupiroit après un état ſi heureux, ſa voix étoit entrecoupée, ſon viſage enflammé ; il ceſſa de lire ſans s'en appercevoir, & regardant tendrement la Fée, il ſembloit puiſer dans ſes yeux une nouvelle ardeur. La Fée s'apperçut de ſon trouble, & celui qui l'agitoit elle-même ne fit qu'augmenter. Qu'ils ſont heureux, s'écria le Prince ! que leur état eſt digne d'envie ! Pourquoi enviez-vous, lui dit la Fée, un ſort que vous n'avez pas la hardieſſe de vous procurer ? Je ne puis donc enfin vous arracher

cet important ſecret ; la façon dont je vous traite, & dont je vis avec vous, me mettroit cependant en droit d'exiger plus de confiance. Ah ! Madame, s'écria Angola, j'ai dans le cœur des ſentimens peut-être plus vifs que vous ne les exigeriez ; ce ſont ces mêmes bontés, ces bontés ſi charmantes, & en même tems ſi dangereuſes, qui ont cauſé mon égarement.... Vous ſeule pouvez remédier à des maux... Pourquoi toujours me mettre en jeu, interrompit Lumineuſe, ſans qu'il y ait rien dans tout ceci qui me regarde perſonnellement ? Vous avez des droits ſur mon amitié, qui me portent à vous ſervir utilement auprès de celle à qui s'adreſſent vos vœux. Que vous me faites voir bien cruellement, par votre attention à éluder, dit le Prince, combien peu ils vous

flatteroient en s'adreſſant à vous ! Laiſſons-là toutes ces vaines conjectures, dit la Fée : ce que je penſerois en pareil cas vous eſt, je crois, fort indifférent ; & d'ailleurs mon cœur n'eſt pas fait pour ſe décider ſur un diſcours vague, auquel je crois que vous n'attachez aucun ſens. Eh bien ! dit le Prince, emporté par ſa paſſion, en ſe précipitant à ſes genoux, connoiſſez donc toute mon audace ; c'eſt à vous que s'adreſſent ces vœux timides que je n'ai point encore oſé déclarer ; c'eſt votre cœur que j'ai oſé déſirer, c'eſt lui ſeul qui peut faire le bonheur de ma vie. Daignez excuſer une faute dont je ne puis me repentir, mon crime eſt dans vos yeux, c'eſt-là que je veux en lire le pardon. Il embraſſoit les genoux de la Fée, en lui parlant ainſi ; ſon expreſſion étoit paſſionnée,

ſionnée, la tendreſſe la plus vive animoit tous ſes mouvemens : ſes diſcours paroiſſoient trop ſinceres, pour ne pas faire impreſſion ſur un cœur que ſa bonne fortune avoit déja prévenu d'avance en ſa faveur. Lumineuſe étoit dans cet état charmant d'une Femme qui ſe voit au comble de ſes déſirs, après avoir preſque déſeſpéré d'y atteindre ; l'amour, les tranſports du Prince, tout l'enchantoit, elle les regardoit comme ſon ouvrage, & les concevoit avec la complaiſance qu'on a d'ordinaire pour les choſes dont on ſe croit le premier objet. Le Prince délivré d'un fardeau auſſi peſant que celui d'une déclaration, plus heureux qu'il n'auroit oſé l'eſpérer, de ne voir aucune colere dans les regards de la Fée, & de ce qu'elle recevoit avec complaiſance les aſſu-

rances de ſa paſſion ; craignant de nuire à ſes deſſeins, pour vouloir trop les précipiter, renfermoit ſes déſirs ; & n'oſant s'abandonner à leur violence, ſe contentoit d'accabler de baiſers deux mains charmantes, qu'on abandonnoit, comme par diſtraction, à ſes tranſports. La Fée voyant ſon irréſolution, & ne pouvant ſe réſoudre à lui faire des avances plus marquées, qui auroient pu réfroidir ſa tendreſſe, imagina un expédient, qui ne manque jamais de faire ſon effet ſur les jeunes gens, en leur mettant devant les yeux des charmes cachés, dont leur imagination novice ne leur fait qu'un foible portrait, & qui prennent d'autant plus d'empire ſur leurs ſens, qu'ils ſont moins accoutumés à de ſemblables avantures ; *manége habile*, qui fait diſparoî-

T. I. pag. 139.

L. F. Tavernier sculp.

tre la timidité la plus enracinée, pour faire place à cette passion vive & emportée qui fait un des aimables défauts de cet âge.

CHAPITRE XI.

Droits d'Aubaine payés.

Fin du Noviciat.

JE suis d'une lassitude extrême, lui dit-elle; *ma duchesse m'excéde* & m'ennuie à la mort; je ne voudrois pas vous renvoyer, il est de bonne heure, & puis j'ai encore mille choses à vous dire; vous voudrez bien me permettre de me mettre au lit, j'imagine que je m'y porterai beaucoup mieux, je vous permettrai de rester quelques in-

ſtans à ma ruelle ; il me paroît eſſentiel que nous ne nous ſéparions pas, que vous ne m'ayez donné des éclairciſſemens ſur bien des choſes qui m'intéreſſent, & dont il m'eſt important d'être inſtruite ; en diſant cela, elle ſonna & il entra une de ſes femmes à qui elle ordonna de la deshabiller. Le Prince vouloit, par bienſéance, paſſer dans une autre piéce. Oh ! vous pouvez reſter, lui dit-elle *en minaudant*, on aura ſoin de ne pas effaroucher votre modeſtie ; & il y a une façon de faire toutes ces ſortes de choſes, par où on peut mettre en défaut les regards les plus curieux. Le Prince qui, en feignant de ſortir, auroit été bien fâché d'être pris au mot, ne ſe fit pas répéter un ordre ſi agréable. Ne vous imaginez pas au reſte, continua Lumineuſe, m'avoir de

grandes obligations ; on peut mettre des bornes ſi étroites à cette faveur, que vous n'aurez pas lieu de vous en féliciter. Cela ſe diſoit, en défaiſant devant un trumeau une échelle de rubans & un corſet qui, entiérement lâché, laiſſoit voir les tréſors d'une gorge adorable, plus blanche que la neige, d'un embonpoint achevé, & qui, *contre la coutume des trois quarts de celles de la Cour*, étoit ſoutenue par la nature & par ſa propre élaſticité, ſans avoir beſoin d'aucune de ces ſupercheries qui, bien plus que la modeſtie, ont interdit aux hommes d'aſſiſter à l'habillement des femmes.

Lumineuſe voyoit dans un trumeau le trouble que cauſoit au Prince la vue de ſes charmes ; & pour augmenter ſes déſirs par la difficulté, paroiſſant comme

fâchée de les avoir laiſſé un inſtant à découvert, elle y portoit ſa main précipitamment, & relevoit ſon tour de gorge qu'elle ſçavoit bien ne pouvoir ſe tenir en place de lui-même ; bientôt elle l'abandonnoit pour porter la main à ſa coëffure, & laiſſoit voir de nouveau au Prince les beautés qui l'avoient charmé.

On ſe prépara à lui ôter ſa chauſſure, elle s'aſſit dans une chaiſe longue, & feignoit de tourner le dos à Angola pour lui dérober la vue d'un pied & d'une jambe charmante ; & dans l'inſtant, ſous prétexte de lui dire quelque choſe, elle ſe tournoit de ſon côté, comme ſans y penſer, & la lui laiſſoit voir toute entiere ; & tout à coup paroiſſant confuſe de ſon étourderie, elle paſſa enſuite dans ſa ruelle pour prendre ſa chemiſe ; & là,

comme enhardie par l'obſcurité qui y régnoit, quoique ſûre dans le fond, que les regards du Prince perceroient juſques-là, elle diſpoſa ſi bien ſon tems, & ménagea ſi bien ſes attitudes, que ſans qu'il parût qu'il y eût de ſa faute, elle laiſſa voir preſque en entier au Prince un corps d'une perfection achevée, & des charmes ſur leſquels aucun mortel n'avoit porté ſa vue juſques-là, enſuite elle ſe mit au lit, & ayant fait approcher ſa table & ſes bougies de nuit : Nous avons une lecture à achever, dit-elle au Prince ; & je vous permets de reſter quelques inſtans ; qu'on voie ſi ſon équipage eſt arrivé, dit-elle, & qu'on diſe à ſes gens de l'attendre : à ces mots, elle congédia ſa Femme de Chambre, & fit aſſeoir le Prince dans la ruelle de ſon lit.

Angola étoit dans un état difficile à décrire. Il portoit une vue troublée sur la Fée & sur les voiles envieux qui lui cachoient les trois quarts de ses charmes. Il faut avouer que je suis bien bonne, lui dit-elle, de vous garder ici à l'heure qu'il est, & il faut *que je compte excessivement* sur votre retenue ; car enfin être seule ici avec un homme de votre âge, *cela est bien scabreux ;* nous avons une lecture à achever, mais je crois de bonne foi que nous ferions mieux de la laisser ; nous étions près du dénouement, il promet d'être tendre, & je ne le crois pas fort propre à inspirer le respect que je désire que vous me conserviez. N'aurions-nous pas de meilleures leçons à prendre de lui, reprit le Prince ? Est-il donc défendu d'espérer de les mettre en pratique ? Lisez, lui répondit

répondit la Fée, vous devenez d'une curiosité insoutenable, & je ne sçai où vous prenez toutes les extravagances *que vous me débitez*, & que je serois peut-être assez bonne pour croire. Après avoir lu quelques pages, il arriva à l'endroit intéressant, c'est un tête-à-tête; il étoit vif, les deux Amans assurés de leur tendresse mutuelle, s'en donnoient les preuves les moins équivoques. Cet endroit étoit trop bien touché pour ne pas remuer Angola; il étoit hors de lui-même, il lisoit d'une voix tremblante, & portoit à chaque instant des regards sur Lumineuse, interpretes des désirs les plus vifs.

La Fée feignant d'être incommodée de la chaleur, éloignoit ses couvertures, & découvroit à ses yeux des charmes au-dessus de l'expression. Quelle situation!

que celle de ces deux Amans ! Madame, dit le Prince d'une voix entrecoupée, la Maîtresse persuadée ne défend plus rien ; l'Amant vainqueur ose tout entreprendre. Il baise mille fois des mains charmantes qu'on abandonne à ses transports ; le Prince en même tems, *par imitation*, dévoroit de baisers celles de la Fée. Heureuse hardiesse, continue Angola, il ose prendre sur la bouche de sa Maîtresse des gages encore moins équivoques de son amour. En même tems le Prince entraîné *par la contagion de l'exemple*, ose approcher sa bouche de celle de la Fée, & y prendre des baisers charmans, qu'on ne refuse qu'autant qu'il faut pour y mettre le dernier prix. Peu satisfait encore, dit le Prince en continuant sa lecture, la gorge de sa Maîtresse n'est pas

à l'abri de ſes tranſports ; & dans l'inſtant, le Prince *toujours fidéle à ſon modéle*, ſe précipite ſur la Fée, porte ſes mains & ſa bouche ſur un ſein d'albâtre, & l'accable de ſes brûlantes careſſes. Angola faiſoit des progrès étonnans dans l'imitation ; ſon exactitude à ſuivre les leçons qu'il avoit ſous les yeux, le menoit inſenſiblement à ſon but.

La Fée dominée par ſa tendreſſe, avoit elle-même la foibleſſe de ſeconder ſes tranſports ; elle lui abandonnoit tous ſes charmes ; ou ſi elle feignoit de lui défendre quelque choſe, c'étoit pour lui en livrer une autre plus aimable. Bientôt Angola abandonna ſa lecture, & Lumineuſe ne lui en rappella pas le ſouvenir. Aſſez inſtruit par les leçons qu'il avoit commencé à mettre en pratique, & devinant

à-peu-près à quoi devoient aboutir de pareils commencemens, *il prit ſur le compte des propres lumieres* de profiter de ces avantages. Pendant le cours de ſa lecture & des leçons qu'il avoit réduites en pratique, il s'étoit approché du lit de la Fée, de façon qu'ayant commencé par appuyer modeſtement un bras, il en étoit venu inſenſiblement à le partager, pour ainſi dire, avec elle. Diſpoſé à tout entreprendre par une attitude auſſi voluptueuſe, il porta des mains avides ſur des beautés dont la vue ne lui étoit pas encore permiſe. Lumineuſe s'oppoſa froidement à ſes entrepriſes. Heureux Angola! préludes délicieux, qui préparent aux plus doux plaiſirs! L'agitation de leurs mouvemens écarta peu-à-peu les voiles qui cachoient les charmes de la Fée. Que de beau-

tés réunies s'offrirent à ſes regards ! Ses mains & ſa bouche ne ſuffiſoient pas pour exprimer ſes tranſports. Maître de tout, il ne ſçavoit ce qui méritoit préférablement ſes louanges ; peu fait à ces ſortes de victoires, il ſçavoit mieux vaincre qu'en profiter..

Son amour l'éclaira cependant ſur ſes avantages, & ſur ce qui leur manquoit ; les tranſports les plus vifs éclaterent, & lui ouvrirent *la route des plaiſirs*. Cher Prince, diſoit la Reine d'une voix étouffée ! vous voyez ma tendreſſe, puiſſiez-vous en être digne ! Puiſſiez-vous m'aimer toujours ! Non, je ne doute pas de votre amour. Mais que faites-vous .... cruel ... arrêtez ... que me faites-vous éprouver ? .... Quel ſentiment inconnu m'enleve à moi-même ! ... Amour ....

plaisir. .... je ne puis vous résister.... Elle tomba entre les bras du Prince, qui égaré lui-même dans des ravissemens indéfinissables, arriva bientôt au comble des plaisirs. Il fut heureux, & il sembla que la volupté eût ramassé tous ses attraits les plus piquans pour les lui faire éprouver. Ces deux Amans, plongés dans un anéantissement digne d'envie, ne conservoient que des regards mourans, qui exprimoient l'excès où les avoit porté leur passion mutuelle. Bientôt revenus de cet état, il se prodiguerent de nouveau les plus tendres caresses; ensuite il se forma entr'eux une conversation tendre & animée, où la confiance & l'amour prirent la place de la timidité & de la contrainte. Ils se communiquoient mutuellement ces heureux épanchemens de

cœur qui partagent le tems avec les plus doux plaiſirs, & qui ont peut-être autant d'agrémens qu'eux. La Fée permettant déſormais tout à ſa tendreſſe, laiſſoit le Prince en entiere liberté de parcourir tous ſes charmes ; & le Prince, dont les tranſports renaiſſoient ſans ceſſe, ſe plongea dans de nouvelles délices, & l'entraîna dans de nouveaux égaremens. La Volupté épuiſa tous ſes traits dans cette nuit charmante. Angola donna les preuves *les plus réitérées* de la tendreſſe la plus forte. Lumineuſe, contente à l'excès de ſes tranſports, ne pouvoit ſe laſſer de ſe féliciter d'un ſi heureux choix. Enfin après avoir employé une partie de la nuit à tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre à deux Amans auſſi contens l'un de l'autre, Lumineuſe *exac-*

te ſur les bienſéances, ayant regardé à ſa Pendule, & vu qu'il étoit près de quatre heures du matin, heure à laquelle les Gens de qualité ſont cenſés devoir ſe retirer, elle congédia le Prince, qui s'en revint chez lui très-content de ſa premiere avanture, & réſolu de ne s'en pas tenir-là.

CHAPITRE XII.

Converſion ſubite, dette acquittée.

CET événement imprévu décida en quelque façon le changement du Prince. Eclairé par ce ſuccès ſur la conduite qu'il devoit avoir dans de ſemblables occaſions, il ne craignoit plus d'en perdre aucune par ſa faute; il fit le courant de la nuit des

réflexions ſenſées, qui développerent *le germe* qui étoit en lui. Sa timidité diſparut, & il ſe promit bien à lui-même de donner dans l'excès contraire, plutôt que de retomber dans ſes premieres erreurs. Ces heureuſes diſpoſitions ſemblerent prêter de nouvelles graces à ſa figure. Il parut le lendemain à la Cour d'un air aiſé & ſatisfait, qui fut de bonne augure aux yeux de la Fée ; elle lui fit des ſignes obligeans, & lui lança des regards expreſſifs, auſquels il répondit en homme *qui avoit de grandes diſpoſitions à parvenir à l'art de minauder ſupérieurement.* Almaïr s'apperçut auſſi d'une plus grande aiſance dans ſes manieres, & l'attribuant intérieurement à ſes leçons, il s'approcha de lui. Vous paroiſſez d'une humeur charmante aujourd'hui, lui dit-il ; puis-

je eſpérer que vous voudrez bien nous faire part de ce qui cauſe cette ſérénité, à laquelle vous ne nous avez pas encore accoutumés ? La nouveauté des objets, reprit le Prince d'un air gai, m'en impoſoit les premiers jours, je m'y accoutume peu-à-peu ; les manieres de cette Cour me plaiſent & m'enchantent ; & en attendant que je puiſſe les acquérir, je m'amuſe infiniment d'en être le témoin. Nous devons nous féliciter, reprit Almaïr, d'avoir acquis un pareil proſélyte ; & avec une vocation ſi décidée, je me trompe fort ſi vous n'êtes bientôt en état d'en faire d'autres. Mais qu'êtes-vous donc devenu ? On ne vous a point vu hier, il n'a point été poſſible *de vous déterrer ;* j'ai couru en vain les Spectacles & les Promenades : ſans doute, que retiré dans quel-

que endroit agréable, vous répétiez avec quelque objet nouveau les leçons dont vous avez besoin auprès de Zobéide, & que dans l'intention de réparer *efficacement* vos torts, vous vous instruisiez à fond des choses. Je vous assure, interrompit Angola, confus de cette cruelle plaisanterie, que vos leçons m'ont suffi pour me corriger d'une faute aussi impardonnable. Ma journée d'hier a été *des plus unies* : j'ai assisté au souper de la Reine, qui m'a appellé un instant dans son appartement, pour me communiquer quelque chose qui concerne le Roi mon pere, & qui m'a congédié de bonne heure ; je me suis rendu chez moi où j'ai passé toute la nuit à rêver aux moyens de faire oublier mon manque d'usage à Zobéide, & regagner par mes soins des faveurs précieuses

que j'ai perdues par ma faute. Écoutez, dit Almaïr en le regardant fixement, je ne veux point deviner quelle eſpece de confidence peut avoir à vous faire la Reine, ni quelle affaire ſecrette aſſez preſſée peut lui faire choiſir une heure auſſi ſinguliere, pour vous voir tête-à-tête dans ſon appartement ; j'avoue même que la diſcrétion ridicule entre amis, à l'égard de toute autre femme, peut avoir lieu quand il eſt queſtion de quelque choſe d'auſſi élevé ; mais ſans approfondir de quelle nature ſont vos liaiſons avec la Reine, je dois vous dire que rien ne peut vous faire rompre votre affaire avec Zobéïde, juſqu'à ce qu'elle ait lieu d'être contente de vous, & que vous ayez réparé *l'affront inſigne* que vous lui avez fait ; je m'en ſuis fait une affaire capita-

le, & il ſeroit cruel à vous de ne pas faire tout ce qui convient dans cette occaſion.

Vous me trouverez toujours, dit le Prince en ſouriant, prêt à faire tout ce qui ſera néceſſaire pour rétablir ma réputation ; je ſerois charmé de vous avoir l'obligation de m'en faire naître le moment, je vous promets de m'y livrer avec une ardeur dont elle aura lieu d'être contente. Rien n'eſt plus aiſé, dit Almaïr ; après le dîner de la Reine, nous irons manger un morceau chez moi ; de-là nous nous rendrons à la promenade, elle ne manquera pas d'y venir avec Aménis ſon amie. Pourquoi ne dites-vous point la vôtre, interrompit Angola, je crois qu'elle peut prétendre à ce titre ? Aménis, dit Almaïr d'un air dégagé, eſt une femme qui mérite des égards &

pour qui je ne ſçaurois *me refuſer* d'en avoir ; d'ailleurs c'eſt une paſſion tranquille, qui ne ferme point les yeux ſur le mérite des autres femmes. C'eſt préciſément ces ſortes de paſſions que je veux dorénavant adopter, dit le Prince, je les trouve moins *reſpectables*, mais plus commodes ſans doute que les attachemens véritables. Je ſuis fort de votre avis, dit Almaïr, & je me réjouis ſincérement de voir que votre façon de penſer ſe forme avec tant de promptitude. Avec de ſemblables propos, ils virent arriver le dîner de la Reine ; & quand il fut fini, ils furent dîner chez Almaïr, où ils paſſerent une partie de la journée à s'entretenir de ſemblables choſes. Almaïr donna encore au Prince des préceptes, qui ne ſervirent pas peu à l'inſtruire dans la ſcience

du monde, & à l'affermir dans ſon nouveau ſyſtême.

L'heure de la promenade étant arrivée, ils monterent en carroſſe & s'y rendirent ; la journée commençoit à baiſſer, c'étoit le tems où la grande allée étoit la plus brillante : car quoique la promenade fût belle deux heures auparavant, il n'étoit pas *de la décence* d'y venir plutôt. Le coup d'œil étoit charmant ; cette foule diverſifiée de perſonnes des deux ſexes, les habillemens du goût le plus riche, & les différentes ſortes de parures, formoient une perſpective charmante. D'un côté, c'étoit de petites Maîtreſſes, miſes du dernier éclat, chargées d'aigrettes, de girandoles, *& de rivieres de Diamans.* Le rouge n'y étoit point oublié ; leur marche étoit diſpoſée de façon que quatre paniers

bouchoient toute la grande allée, elles marchoient d'un air distrait & enfantin, & rendoient légerement, & en tournant la tête, les révérences qu'on leur prodiguoit. D'un autre côté, pour y servir de contraste, on voyoit une seconde espece de femmes qui venoient *promener leur nonchalance ou leur mauvaise santé ;* elles étoient en deshabillé, & en robe ouverte, la jupe *comblée de falbalas*, & courte de façon à laisser voir un pied mignon, chaussé d'une mule blanche, & le commencement d'une jambe, qui paroissoit tenir à quelque chose de fort séduisant. Le panier à ouvrage, à la ceinture, *& le petit chien sous le bras*, une coëffure avancée, peu de rouge ; enfin tout ce qui est du ressort *de la petite toilette.* On y voyoit aussi de ces *Anti-vestales*, trophées

trophées ambulans de la lubricité des financiers, qui venoient faire étalage de leurs *appas récrépis*, & attacher à leur char quelques jeunes gens, qui alloient chez elles les *berner & ainſi du reſte*, & finiſſoient par leur donner des nazardes. Tous ces groupes différens étoient croiſés & froiſſés ſans ceſſe par quelques bandes de jeunes étourdis, qui marchoient à pas précipités la tête haute, *coudoyant toute la terre*, regardant toutes les femmes ſous le nez, ſe vantant des faveurs de celle-ci, & mettant une taxe infâme à celle de l'autre; ils ſaluoient ſans ceſſe, & ne paroiſſoient jamais plus impertinens qu'alors, par l'air de protection qu'ils adoptoient; ils projettoient tout haut mille ſoupers, mille parties de plaiſirs, qui ne devoient jamais avoir

d'effet, reſtoient à la promenade juſqu'à neuf heures du ſoir avec un air de myſtere, & ſortoient encore plus myſtérieuſement pour aller paſſer la ſoirée à s'ennuyer dans leur chambre.

A travers cette foule innombrable de déſœuvrés, Angola & Almaïr apperçurent Zobéïde & Aménis ; ils les approcherent, & la converſation roula quelque tems ſur les objets qui frappoient leurs regards. Enfin le Prince s'approchant de l'oreille de Zobéïde : Vous voyez un Criminel repentant, lui dit-il, Madame, qui eſt réſolu de ne rien épargner pour avoir ſa grace. Je ſerois aſſez portée à l'indulgence, dit Zobéïde avec un ſourire tendre, ſi je ne craignois d'être expoſée à de nouvelles offenſes. Ma conduite vous prouvera l'envie que j'ai de réparer

mes torts, reprit Angola ; d'ici à ce tems daignez vous reſſouvenir des droits que me donne un amour auſſi tendre que le mien. Ils ne pouſſerent pas plus loin cet entretien. Les hommes & les femmes du bon ton ne pouvoient y avoir de converſation ſuivie, à peine l'auroit-on paſſé à un Bourgeois qui ſe ſeroit promené avec ſa femme. Les Gens de qualité ne ſe parloient que par monoſyllabes, ſe quittoient & ſe réjoignoient *dix fois* ; tout juſqu'à la vieilleſſe affectoit dans ces lieux un air léger & diſſipé.

Enfin la nuit arrive, on fit quelques tours de baſſin, & peu-à-peu tout le monde diſparut. Zobéide & Aménis étant reſtées des dernieres avec Almaïr & le Prince : Que ferons-nous, *Reine*, s'écria Almaïr ? Comment paſſer cette ſoirée ? Il ſeroit naturel,

dit Zobéïde, que vous vinſſiez ſouper chez moi, & réparer ce qui fût impraticable l'autre jour. *Oh ! ma foi*, dit Almaïr, *cela eſt trop uni*, & puis il fait le plus beau tems du monde, & s'aller renfermer, *cela me ſuffoque*. Si nous allions ſouper à la Campagne, dit le Prince ? Parbleu, dit Almaïr, n'y ſommes-nous pas ? On va *fermer le pont tournant*, nous ſerions ici ſeuls & en pleine liberté ; qui nous empêche de ſouper chez le Suiſſe, & de paſſer ici la nuit la plus délicieuſe ? Cela eſt *imaginé au mieux*, dit Aménis, & tout de ſuite Almaïr fut renvoyer les équipages & ordonner le ſouper.

Il revint peu après, & bientôt ils ſe trouverent ſeuls. Almaïr réſolu de favoriſer le Prince, & ayant de ſon côté ſes affaires avec Aménis, la ſépara inſen-

ſiblement d'eux, & gagna une autre allée. Ils étoient convenus auparavant tout bas avec le Prince, de ſe raſſembler chez le Suiſſe à un certain ſignal. Bientôt ils ſe perdirent dans les ténébres qui régnoient dans les allées. Je ne ſçai, dit Zobéïde au Prince, pourquoi je m'abandonne avec tant de confiance à votre conduite. Ah ! Madame, interrompit le Prince, qu'avez-vous à redouter avec un Amant qui vous adore ? Vous n'avez d'égaremens à craindre que ceux où il déſire vous plonger en les partageant avec vous. Cette converſation s'anima peu-à-peu, & prit enfin un ton de tendreſſe décidée ; le lieu, la nuit, la ſolitude & l'occaſion, tout fit eſpérer au Prince d'obtenir ſon pardon, & tout portoit Zobéïde à le lui laiſſer acheter. Après s'être prome-

nés long-tems, Zobéïde fatiguée s'assit sur le gazon, le Prince se mit auprès d'elle ; il soupiroit, elle étoit émue, il lui baisoit les mains, elle le souffroit, il pousſa ses entrepriſes plus avant ; la bouche de Zobéïde, sa gorge entiérement découverte, & livrée à ses transports, fut en un instant couverte de ses baisers ; ses mains chercherent de nouveaux attraits, Zobéïde résistoit assez pour augmenter, & non pour empêcher ses plaisirs. Enfin elle lui abandonna ses charmes adorables. Il se rassasia de délices ; Zobéïde n'y fut pas insensible : les mouvemens qu'elle se donna pour diminuer sa victoire, mirent le dernier comble à leur volupté.

Le Prince étoit trop amoureux, *& trop bien en fond d'ailleurs*, pour s'en tenir-là : sa ten-

dreſſe ſembloit à chaque inſtant reprendre de nouvelles forces ; & ils paſſerent quelques heures enſemble dans une continuité rapide de plaiſirs, qui les leur fit paroître bien courtes. Enfin ayant entendu le ſignal dont Almaïr étoit convenu avec lui pour le ſouper, ils ſe rendirent chez le Suiſſe.

Ils trouverent Almaïr & Amónis qui les attendoient. Une rougeur aimable répandue ſur le viſage de Zobéide, un air de ſatisfaction qui brilloit ſur celui du Prince, mit Almaïr *au fait de l'avanture* ; un coup d'œil d'intelligence qu'il jetta au Prince acheva d'aſſurer ſes conjectures ; & comme il regardoit cela comme ſon ouvrage, il ne ſe permit pas même ces plaiſanteries innocentes qui ſe tolerent en pareil cas entre gens *à un certain monde*.

Le ſouper fut délicat, & extrêmement animé ; les femmes y furent charmantes, on y chanta, on y but du Vin de Champagne, & on termina par des glaces ; on tint table long-tems, & on ſe leva pour ſe promener encore. A quelle heure avez-vous demandé nos équipages, dit Zobéïde à Almaïr. Mais, de bonne heure, répondit-il d'un air ſérieux ; ils ſeront ici à quatre heures du matin. Quelle extravagance, reprit cette belle ! Quoi ! nous paſſerons ici la nuit ? *Pour cela, Almaïr, vous avez une inconſéquence dans vos façons qui impatiente.* En diſant ces mots, elle ſe laiſſoit entraîner par le Prince, qui la ſépara inſenſiblement des deux autres.

Qui pourroit décrire les raviſſemens qu'ils éprouverent pendant cette heureuſe nuit ? Tous les

les endroits du Jardin furent témoins de leur passion. Que de vérité, que de tendresse dans leurs transports ! Tout leur parut des Autels propres à sacrifier à l'Amour ; & le jour seul interrompit *la multiplicité* de leurs sacrifices. S'étant retrouvés tous quatre, ils se séparerent après s'être promis de se rejoindre ; & le Prince se retira si content cet essai, qu'il résolut de s'arrêter en si beau chem

Fin de la premier

TABLE DES CHAPITRES de la premiere Partie.

Chapitre I. *Introduction plus néceſſaire qu'amuſante.* Page 1

Chapitre II. *Qu'on a ſûrement prévu.* 8

Chapitre III. *On ne peut pas contenter tout le monde.* 12

Chapitre IV. *A quelque chôſe malheur eſt bon.* 22

Chapitre V. *Nouveau Monde.* 33

Chapitre VI. *Qui n'eſt qu'une ſuite* 45

gance, repr- II. *Peu-à-peu nous ar-*
nous paſſerons 65

cela, Almaïr, Spectacles, profits conſéquence daz. 66

impatiente. E. *Qu'il ne faut comp-*
elle ſe laiſſoit. 87

Prince, qui *Avanture imprévue.* 114

ment des- XI. *Droits d'Aubaine*
Qu'uyés. Fin du Noviciat. 133

fem- Chapitre XII. *Converſion ſubite. Dette acquittée.* 152

Fin de la Table.